

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

“Aime Dieu et



va ton chemin.”

Bulletin de l'Union-Allet

VOL. VII.

MONTRÉAL, JUIN ET JUILLET 1880.

Nos. 8 et 9

SOMMAIRE.

1—REUNION GENERALE DES ZOUAVES A QUEBEC.
2—PROCES-VERBAL DE L'ASSEMBLEE GENERAL.
3—RAPPORT PRESENTE A L'ASSEMBLEE GENERALE ANNUELLE DE L'UNION-ALLET.

4—RAPPORT FAIT AU CONGRES CATHOLIQUE DE QUEBEC 25 JUIN 1880.
5—BANQUET DU 25 JUIN.
6—AMENDE HONORABLE AU SACRÉ-CŒUR DE JESUS.

Réunion générale des Zouaves à Québec.

Dans son dernier numéro, le *Bulletin* avait sonné le rappel : “à Québec, le 24 juin !” et quelques jours plus tard tous les journaux de la Province reproduisaient une dernière et pressante invitation du comité d'organisation à Québec.

Aujourd'hui, nous sommes heureux de pouvoir le constater, ces appels ont été entendus, et un grand nombre de zouaves y ont répondu généreusement.

Le mercredi, 23 juin, vers 3 heures de l'après-midi, les zouaves du district de Montréal se réunissaient à la station du chemin de fer à Hochelaga, et prenaient place dans un char spécialement réservé à leur société.

La plupart étaient en uniforme ; les autres portaient l'insigne de l'Union-Allet. Chaque nouvel arrivant était l'objet d'une petite ovation ; les poignées de main s'échangeaient libéralement et la plus franche gaieté, le plus joyeux entrain régna tout d'abord au milieu de ces camarades, toujours si heureux de se rencontrer, de renouer les anciens rapports d'amitié et d'évoquer les vieux souvenirs de Rome et de la vie du soldat.

Bientôt le sifflet de la locomotive donna le signal du départ, et quelques instants après, nous filions vers Québec à toute vapeur et aux accords de la fanfare.

Pendant tout le trajet, qui dura près de 7 heures, la bonne humeur de nos zouaves ne cessa pas un instant de s'épancher en joyeux refrains et en gais propos.

De temps en temps, à une station intermédiaire, quelques camarades venaient rallier la colonne, et chaque fois, c'étaient de nouvelles distributions de poignées de main.

Enfin, vers 10 heures du soir, le train fit son entrée dans la gare de Québec. Une foule compacte avait envahi

tous les abords de la station et avait pénétré à l'intérieur, qu'elle avait bientôt comblé. De cette foule s'éleva une immense acclamation de bienvenue à l'adresse des “Canadiens de Montréal” et les hurrahs n'avaient pas cessé que la musique du 9^e bataillon nous envoyait en accords mâles et puissants le salut de nos camarades de Québec, qui, rangés militairement le long de la voie, attendaient notre arrivée pour nous escorter au lieu de réunion.

Quelques instants après, grâce aux dispositions prises par le comité d'organisation dont l'action salutaire commença dès lors et ne cessa par la suite de se manifester, les bagages étaient envoyés en avant, nous prenions nos rangs à la gauche du peloton déjà formé, et au commandement de l'adjudant Prendergast nous nous dirigeons, drapeau flottant et musique en tête vers nos nouveaux quartiers, l'ancien château St Louis, aujourd'hui Ecole Normale Laval, que le gouvernement de la Province avait gracieusement mis à la disposition des zouaves pour le temps des fêtes.

Sur le parcours, nous reçûmes les témoignages les plus chaleureux de l'accueil sympathique de la population de la Capitale.

Du plus loin que nous aperçûmes notre nouvelle caserne, nous vîmes, répétée en lettres flamboyantes, dans un grand transparent placé au-dessus de la principale porte d'entrée, l'expression des sentiments qui venaient de nous être traduits par les hurrahs qui nous avaient accueillis dès notre arrivée : “Aime Dieu et va ton Chemin.—Zouaves, soyez les bienvenus.”

On nous fit entrer d'abord dans une grande salle artistement décorée de drapeaux, de faisceaux d'armes, de vues de Rome, de portraits de Pie IX, de Léon XIII et de nos principaux chefs militaires. De tous côtés étaient placées des banderolles portant le nom des batailles auxquelles

les zouaves pontificaux ont pris part, tant en Italie qu'en France, car tous les zouaves sont solidaires et c'est pour exprimer sans doute cette pensée que nos camarades de Québec avaient intercalé parmi les noms de Castelfidardo—Mentana—Bagnorea—Rome etc., etc., ceux de Loigny, du Mans et d'Orléans.

Le Chevalier Vallée, président du comité du réception souhaita alors en quelques mots la bienvenue aux camarades invités, puis les invita à prendre connaissance des dispositions réglementaires qui avaient été prises avec beaucoup de sagesse par le comité et qui étaient affichées dans toutes les salles, et à se procurer, auprès du secrétaire, une carte d'admission dont le but était d'interdire l'entrée de l'établissement à tous autres qu'aux zouaves. Cette carte, aux couleurs pontificales, est un petit chef-d'œuvre de typographie, et chacun s'est bien promis de la garder en souvenir de cette belle réunion.

On nous montra ensuite nos chambres et chacun fut libre de se livrer au repos qu'un si long trajet semblait devoir réclamer; cependant, longtemps, bien longtemps après, on entendait encore retentir et les gais refrains et les joyeux éclats de rire.

L'extinction des feux sonnée par le clairon, comme autrefois à la caserne, sonnerie qui faisait régner, comme par enchantement un silence monacal dans nos bruyants quartiers, avait paru perdre beaucoup de sa puissance magique. Ah! c'est que, s'il y avait bien là des caporaux et des sergents, il n'y avait plus la perspective de la consigne et de la salle de police, et que-la discipline militaire repose en grande partie sur ces deux grandes institutions.

Le lendemain, dès 5 heures du matin, le clairon sonnait le réveil et bon gré, mal gré, il fut obéi cette fois. Quelques-uns peut-être, insuffisamment reposés, auraient voulu *carotter*, au risque de se faire porter *malades*, mais les voisins étaient impitoyables et les retardataires se trouvaient hors du lit, avant d'avoir pris la résolution de se lever.

Un copieux déjeuner remplaça le mince *café* du bon vieux temps, et à 7 heures tout le monde était astiqué comme pour la parade et les rangs se formaient dans la cour de l'école.

Le vieux drapeau du contingent canadien était escorté de ceux de la section d'Ottawa et de celle de Québec. Celui-ci, déployé pour la première fois en cette circonstance, est un présent des dames de Québec qui ont renouvelé cette année, l'acte de haute courtoisie des dames d'Ottawa lors de la réunion générale en cette ville.

L'heure était venue de nous rendre au poste qui nous avait été assigné, sur la plaine d'Abraham. Le peloton défila donc, musique en tête. Chemin faisant, nous primes, à l'hôtel de ville, le vieux drapeau de Carillon, confié à notre garde et bientôt nous arrivions au pied du pavillon élevé au milieu de la plaine, sur une petite éminence, et sur laquelle était l'autel où Mgr. l'Archevêque de Québec allait célébrer le St. Sacrifice de la messe.

Nous fûmes placés comme garde d'honneur tout autour de l'autel et la cérémonie commença aussitôt.

Décrire l'aspect imposant de cette vaste plaine couverte d'une foule immense et recueillie, l'effet grandiose des centaines de bannières, drapeaux, et chars allégoriques

autour de chacun desquels était groupée une société, du nombreux clergé entourant le pavillon sur huit ou dix rangées de profondeur, de ces grandes masses vocales, accompagnées de fanfares et exécutant avec un admirable ensemble la messe royale en faux-bourdon, serait au-dessus de nos forces. Nous ne pourrions en donner qu'une idée trop imparfaite et trop pâle à ceux qui n'ont pas joui de ce spectacle magnifique et ceux qui ont eu ce honneur, trouveraient très-justement que ce serait gâter en l'amoindrisant, la grand souvenir qu'ils en conserveront longtemps.

Après la messe, Mgr. Racine évêque de Chicoutimi, célébra dans un éloquent discours l'alliance de la Religion et de la Patrie. Il rappela en termes excellents toutes les gloires de notre jeune nation et montra comment elles sont indissolublement liées au catholicisme et à son action civilisatrice, moralisatrice et progressiste.

Le sermon fini, l'Eminent prédicateur annonça qu'en réponse à un télégramme expédié la veille par le Président de Société St. Jean-Baptiste, le St. Père envoyait à tous les membres de cette association et à tous les canadiens français, sa bénédiction apostolique.

Des vivats enthousiastes et mille fois répétés acclamèrent le nom de notre bien-aimé Pontife.

La procession se mit alors en marche et pendant 5 heures défila dans les principales rues de la ville pavoisées de drapeaux français ou anglais, bordées de branches d'érable et ornées çà et là de magnifiques arcs de triomphe.

Sur tout le parcours le passage des zouaves portant et escortant la précieuse relique de Carillon, fut le sujet d'une ovation continuelle de la part des spectateurs.

Vers 3 heures de l'après-midi, la procession arrivait sur l'esplanade, fin de son itinéraire, et les zouaves rentraient à leurs quartiers où les attendait un excellent repas auquel, on peut le croire, il firent grand honneur.

Vers 5 heures eut lieu l'assemblée générale annuelle dont suit le procès-verbal :

Procès verbal de l'assemblée générale de 1880, tenue au Château St Louis, le 24 juillet.

Présidence de M. B. A. Testard de Montigny.

Officiers présents :—M. le Chanoine Edm. Moreau, aumônier général, Alfred Guilbault, Jos. Bussièr, Louis Buzinet, Em. Tassé, Ad. Lupien, Ad. Martin, E. Hurtubise, Gualbert Gervais, Chs. O. Caron, J. B. Bédard, G. A. Drolet, A. Larocque, Alfred Prendergast.

Zouaves présents :—J. Marchessault, G. D'Auray, Rvd. Ad. Blondin, L. E. Olivier, Léon Décarries, Odilon Martel, F. X. Dumontier, James McKenzie, Aubin, Am. Chevrefils, Raym. Dostaler, Auguste Gagné, Chs. de Bellefeuille, Lucien Forget, Israël Marion, Alph. Renaud, Aristide Champagne, Napoléon Archambault, Alfred Francoeur, Dr J. B. Laporte, Honoré Lincourt, Louis Rousseau, Auguste Marion, Cypr. Coutlée, E. Loranger, Chs. Beauchemin, Laurent Meunier, Joseph Panneton, M. Cormier, J. U. Boachesne, Aimé LeVasseur, Oscar Rousseau, J. P. Marion, Edmond Day, J. R. Provencher, Charles Courval, E. Brisebois, Victor Renaud, A. Dumont, Alfred Beaucaire, Dr Henri Desjardins, Fiset, Rvd F. X. E. Dussault, Joseph L'Etoile, Dantagne Desnoyers, Benj. Poirier, Jochin Reid, T. Gagné, Augustin Fortin, Achille Bourque, F. X. Paré, F. Ed. Connolly, Dr Josué Pineau, Gustave Doucet, Joseph Cantin, Adélar Pélouquin, Benj. Poirier, F. X. Boileau, Guillaume Ruel, Adolphe Lamarche, Arthur Hébert, Edoard Leblanc, Dr Séverin Lachapelle, Chs. Rouleau, Alph. Routier, Pierre Moisan, Ach. Bourget, P. L. T. Normandin, Louis Lefebvre, Nap. Dorion, P. K. Garneau, L. T. Dussault, F. X. Toussaint, Alph. Bourget, Cyr. Roy, Cypr. Vohl, C. G. Bertrand, C. A. Vallée, Rvd F. X. Bélanger, Chs. Trudelle, Elzéar Garneau, Théop. Morissette, John O'Flaherty, Edoard Lemieux, Paul Dumais, Chs. Langlais, Rvd F. Lachance, Chs. Taché, Gustave Cos-

sette, Rvd Norbert Duguay, J. Fraser Blackburn, Jules Sauvé, Jos. Vincent, Siméon Papillon, Jos. Chagnon, Alfred Boisclair, Hector Allard, Elz. Vésina, Jos. Faucher de Chateauvert, Eucher Lavoie, Louis Gosselin, Alphonse Drouin, J. W. McGown, Dr Alph. Piché, Cléop. Roy, Phil. Auguste Tessier, Mr. Denis Gérin, Rvd Evar. Pelletier, Isaie Bégin, Chs. LeBel, Romuald Bernier, Nap. Cantin, Edm. Waters, Georges Fournier, Joseph Smith, Nap. Renaud, Joseph Dumont, Gédéon Paré, Philéas Blanchet, F. Favreau, Z. Comtois, R. Ducharme.

M. le Secrétaire accuse réception de lettres des zouaves James McKenzie, Moïse Aubin et Arthur Champagne, regrettant de ne pouvoir assister à l'assemblée générale, souscrivant à tout ce qui y sera décidé, et témoignant de leur attachement à la cause.

Le procès verbal de l'assemblée générale de 1879, publié au *Bulletin* de juillet 1879, est adopté.

M. le Président Général lit le rapport suivant :

RAPPORT PRÉSENTÉ A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'UNION-ALLET, TENUE A QUÉBEC, LE 24 JUIN 1880.

PAR

B.-A. T. DEMONTIGNY, Président-Général de l'Union-Allet.

Monsieur l'Aumônier,

Messieurs et chers Camarades,

C'est dans les circonstances les plus solennelles que j'ai l'honneur de faire à l'Union-Allet le rapport de la dixième ANNÉE de son existence à laquelle vous portez tant d'intérêt. Aussi tous les ans, lorsque réunis autour de notre drapeau, vous entendez cet inventaire des faits qui la concernent, votre cœur s'ouvre-t-il à l'espérance du triomphe de la cause que nous avons juré de défendre.

Les généreux citoyens de la ville de Québec ont cru que personne n'était plus digne de porter le drapeau de nos gloires nationales que ceux qui ont défendu avec dévouement celui de la Religion. Aussi nous traitent-ils en garde d'honneur, en nous offrant l'hospitalité la plus généreuse, le poste qu'occupaient autrefois les plus vaillants de nos gouverneurs, près du monument où dorment l'un à côté de l'autre Montcalm et Wolfe, ensevelis dans un linceuil de gloire et d'immortalité.

Ah ! comme nous avons été fiers lorsque nous avons reçu avis de ce choix. Remercions-en la section de Québec qui, par son attitude, a su faire apprécier notre association. Aussi regardons-nous comme un honneur décerné à tout le bataillon l'offre d'un drapeau que les dames de cette ville ont faite à cette section.

Quels souvenirs ce drapeau de Carillon a réveillé en nous ; avec quelle éloquence il nous redit les événements passés, et avec quelle espérance ne nous fait-il pas envisager l'avenir !

N'est-ce pas ce drapeau fleurdéliné qui flottait au mât de la grande *Hermine* ? N'est-ce pas ce drapeau blanc qui fut arboré lorsque Champlain fonda Québec ? N'est-ce pas ce drapeau sans tache à l'ombre duquel Maisonneuve fonda Montréal ? N'est-ce pas lui qui précédait nos pionniers et nos missionnaires à travers les forêts de l'Amérique du Nord ! N'est-ce pas lui qui a été témoin de nos victoires et de nos malheurs ? N'est-ce pas ce drapeau de la vieille France, que nous devons arborer dans nos fêtes nationales et dans nos démonstrations religieuses, puisqu'il représente le respect dû à la religion et à l'autorité, que c'est lui qui réveille le souvenir de nos gloires passées, et qu'il ne peut être remplacé par un autre, étranger à notre vénération ?

Dans ses replis est toute l'histoire de notre pays, et Dieu sait si cette histoire est héroïque.

L'accueil que nous recevons aujourd'hui nous prouve une fois de plus combien on apprécie l'importance de notre cause, et nous donne la mesure de l'intérêt que nous porte la population.

Le *Bulletin de l'Union-Allet*, ce messager de nos joies comme de nos douleurs, ne manquera pas de consigner notre reconnaissance dans ses colonnes à nos compatriotes, qui ont compris que leur témoignage d'estime est la véritable monnaie avec laquelle on paie les sacrifices accomplis pour une cause sainte.

Cet honneur dont nous sommes l'objet ranimera notre zèle et nous rendra léger le poids dont est naturellement chargé celui qui parcourt la route du devoir.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, ces marches que nous faisons à travers les plaines d'Italie, le sac au dos, l'arme au bras, accablés sous le poids de la chaleur, manquant d'eau, épuisés de fatigué ; une idée soutenait notre courage qui grandissait sans doute, quand sur notre chemin un signe, une parole nous applaudissait ; quand nous apprenions qu'au pays on était content de nous.

Aujourd'hui, il faut le dire, nous continuons la même œuvre, nous combattons pour la même cause, nos armées sont différentes et les coups de l'ennemi sont différents aussi. Mais pour un soldat, vous le savez, vous, surtout qui fûtes obligés de déposer vos armes devant l'ennemi, dites quel est le rôle qui exige le plus d'énergie, de courage, de dévouement et d'abnégation. Hier c'était la carabine, la vie des camps, les balles de l'ennemi, aujourd'hui, c'est la prière, la plume, le bon exemple, les devoirs d'état, le cabinet d'étude, l'humble champ de l'industrie, du commerce ; tout cela accompli sans bruit, avec constance et sans gloire humaine, et au persiflage des esprits forts. N'est-ce pas que nous avons besoin comme jadis que nos compatriotes nous disent quelquefois " courage, nous avons les yeux sur vous."

Oui, nous nous rappellerons que nous avons été choisis pour porter les drapeaux des deux plus nobles causes qu'un soldat et un citoyen puissent envier de porter, et nous nous souviendrons de ces paroles de notre aumônier : " On attend beaucoup de vous à Québec ; à vous de ne pas baisser dans l'opinion publique. Vous êtes déjà comme ces vieilles reliques conservées par le respect des peuples. Attention !"

Jetons un coup-d'œil sur les événements de l'année, commencée par un pèlerinage au temple consacré à la bonne Ste-Anne. Oui, nous avons fait, le 1er juillet 1879, un pèlerinage organisé par notre association, qui y avait invité toutes les sociétés catholiques de Montréal.

Nous, soldats du Pape, nous avons la faiblesse de croire en la puissante intercession des saints. Ce sont de bonnes vieilles traditions qui font rire le siècle et qui nous sont chères à conserver. Il faut bien sur la scène du monde, où se joue le drame de l'avenir que quelqu'un amuse les autres. Continuons le rôle comique. Faisons rire en pleurant, pour expier le crime de faire pleurer en riant. Et ce rôle, nous le croyons tellement enviable que nous avons voulu le faire partager par des sociétés sœurs auxquelles nous désirons rester unis dans l'accomplissement

du bien. Et, comme au régiment, nous désirons joindre nos efforts aux bataillons divers pour faire triompher une cause qui nous est chère, puisque nous la croyons nécessaire au salut des peuples.

Aussi ces sociétés nous ont-elles compris, et se sont-elles pressées avec nous autour du drapeau pontifical, flottant au mât du bateau qui nous conduisait à Ste-Anne de Beaupré.

Quel spectacle avons nous offert aux populations échelonnées sur les bord de notre grand fleuve !! Des hommes, des soldats sur le pont d'un navire chantant des cantiques, se mettant à genoux, et se confessant.

Ce spectacle ne réveille-t-il pas le souvenir de nos missionnaires faisant briller le flambeau du christianisme et de la civilisation au milieu des tribus qui dormaient plongées dans la nuit de l'infidélité, et dont le mot d'union était Foi et Honneur! Ne nous rappelle-t-il pas que c'est au nom de la religion que les Rois de France chargeaient Jacques-Cartier et Champlain d'aller à la découverte de pays à civiliser et à convertir au christianisme; ne nous rappelle-t-il pas Cartier plantant la croix sur la pointe de l'entrée de la Baie de Gaspé, et dressant un autel à l'Ile aux Coudres pour y faire offrir le sacrifice du Calvaire; récitant à Hochelaga sur les bords du fleuve l'Evangile selon St-Jean. Ne nous rappelle-t-il pas ces actes pieux auxquels se livraient nos vaillants ancêtres, en fondant un village, une ville, une colonie, et en partant, comme en revenant des combats. Ne rougissons pas de ce que nous avons fait, car les hommes les plus distingués de la Nouvelle-France l'ont fait avant nous; et c'est beaucoup de faire un peuple se souvenir de ses gloires passées. Le souvenir messieurs, quand il est aussi glorieux que le nôtre est une nourriture qui fortifie le patriotisme et élève les cœurs.

Nous nous sommes prosternés au pieds des autels de Ste-Anne, et là nous avons prié, comme on priait au camp, quant à la messe en pleine air, le clairon sonnait au champ, au moment solennel de l'élévation. Nous avons prié pour l'Eglise, pour son Pontife et pour ses défenseurs. "Rome, nous a dit le prédicateur de la circonstance, Rome, est au pouvoir de la révolution sacrilège, usurpatrice. Notre trésor est aux mains de l'ennemi, il faut le reconquérir. Quelles armes emploierons-nous pour ce combat? Les armes matérielles? De grand cœur sans doute, mais les temps malheureux dans lesquels nous vivons ne le permettent pas. Il nous reste donc les armes spirituelles: la prière; et avec cette arme nous combattons vaillamment la cause sacrée de l'Eglise et de son pouvoir temporel."

Voilà ce que nous disait ce prédicateur d'extraction huronne, qui, après avoir évoqué le souvenir des premiers habitants de ce pays, s'écria: "Quel serait donc l'étonnement et l'admiration du grand Kondiaronk, s'il lui était donné d'entrer dans cette enceinte et d'entendre annoncer la parole de Dieu aux fils des conquérants de son pays, par un descendant de sa propre race."

Mes chers camarades, dans nos jours de joie, comme au jour de malheur, il convient de jeter un coup d'œil sur notre mère-patrie, la France. Tous les événements qui affectent l'organisme social et religieux de ce pays nous font tressaillir. Nous avons cette année à constater chez elle, non des combats étrangers, ceux là, elle ne les craint

pas; mais des dissensions religieuses qui déchirent son sein, minent sa constitution et semblent la conduire à une dissolution complète. Les symptômes de sa maladie dénotent que dans ses entrailles fourmillent des parasites malfaisants qui infectent le meilleur de son sang, et menacent de la priver de cette sève nécessaire à l'existence des nations. On veut arracher de son cœur l'éducation religieuse, qui l'a fait grande, prospère et redoutable aux ennemis de la foi. On commence par l'expulsion des Jésuites qui devront, le 29 juin courant, avoir cessé leur rôle sublime de l'enseignement congrégationnel.

Ah! espérons que Dieu, dans sa miséricorde, se rappellera des œuvres de ce malheureux pays; espérons qu'il écoutera les supplications des âmes pieuses qui y existent; espérons que l'encens qui s'élève de ses nombreux cloîtres apaisera la colère du Tout puissant; espérons que les défenseurs qu'elle a envoyés à Rome à la défense du Saint-Siège, grouperont autour d'eux les éléments nécessaires à la revendication des droits, des traditions de cette fille aînée de l'Eglise, et que les peuples écouteront ces voix éloquentes des évêques, des hommes d'état et des journalistes distingués dont nous aurons demain l'avantage d'entendre les accents.

Pour nous, messieurs, faisons des vœux pour son salut; nous le devons comme chrétiens dont elle a si longtemps fait l'honneur, nous le devons comme Français dont elle a élevé le nom au sommet de la gloire; nous le devons comme Canadiens, dont la patrie a été l'objet des grandes sollicitudes de la France, qui a fait surgir sur les bords sauvages du grand fleuve une nation prospère sur laquelle règne le Christ. Le 29 juin, il y aura grande protection au Gésù, à Montréal, contre l'expulsion du sol de la France des grenadiers du Pape. Les zouaves ne sauraient rester indifférents en cette circonstance, et seront au poste ce jour-là.

Traversons les Alpes. La Suisse, qui a été infestée du venin de la libre-pensée, n'a pas manqué de profiter de ce temps de persécution pour empêcher les catholiques de penser librement. Fille du mensonge, tout dans cette religion respire le mensonge. Son nom, ses allures sont déguisés; les vieux catholiques sont devenus ce qu'ils étaient, c'est-à-dire protestants. Démasqués comme ils le méritaient, ils sont devenus hideux à leurs propres yeux, et cherchent à se venger de leur laideur dans la persécution contre les catholiques romains. Encore là, on jette les yeux sur l'éducation que l'on veut arracher des mains des congrégations religieuses. Là aussi on veut ôter l'enfant des bras de la Religion et le pousser dans la vie sans foi, sans Dieu, et pour en faire l'être le plus dangereux de la création, le destructeur des œuvres de Dieu. Là, comme partout, les ennemis de notre foi savent que tout enfant est une source, source morale, source sociale, source d'actions sans nombre, qui, en le menant lui-même à sa fin, influera sur le monde et pourra donner gloire à Dieu. Ils savent que l'enfant, c'est une famille, puis une cité, puis tout un peuple. Ils savent que ceux qui élèvent l'enfance sont à la source, et tel sera le ruisseau tel sera le fleuve.

L'Allemagne commence à s'apercevoir qu'il ne peut y avoir de gouvernement sans Dieu ni de Dieu sans religion. Bismark l'admet par politique sinon par principe.

Une seule chose suspend la signature du concordat. L'Etat veut bien donner la liberté à l'Eglise, mais à condition que l'Eglise reconnaisse à l'Etat le droit de s'initier dans les affaires spirituelles. L'Eglise refuse la liberté plutôt que de l'acheter à ce prix.

La Belgique, qui subit l'influence de la France, malgré qu'elle se vante de s'en défendre, tend aussi à l'éducation laïque ; là aussi on fait la guerre au cléricisme, toujours au nom de la religion.

L'Angleterre, qui finit par trouver ridicule la mode d'être protestants, se convertit en haut lieu. Dans peu d'années, elle s'apercevra qu'elle déraisonnait en voulant trop raisonner.

Pendant ce temps là, l'Irlande souffre une famine cruelle. Ce pays nous intéresse à plus d'un titre : sa foi est la nôtre, et ses enfants en grand nombre ont combattu à nos côtés pour la défense de Pie IX. Ses misères ont attristé le monde, et ces chaudes sympathies universelles finiront par effrayer l'Angleterre.

Les potentats semblent être appelés à rendre compte de l'abandon des principes. Ils ne marchent plus qu'entourés de gardes et de mouchards ; le Pape seul est sans autre cuirasse que celle du droit, qu'il fait entendre aux peuples et aux rois.

Les Etats-Unis, dans la marche d'un progrès exagéré, absorbent une partie de notre vitalité dans la personne de nombreux Canadiens qui se dirigent sur leurs territoires. Ah ! si ces nombreux enfants, qui quittent leur pays, étaient fidèles à la mission qui les pousse au-delà des lignes !!! Quelle prédication ils pourraient faire ! quelle influence ils pourraient exercer.

Là aussi nous avons des zouaves pontificaux du vieux bataillon. Nous y avons aussi des amis dévoués qui, sous le nom de "Vétérans Irlandais de l'armée pontificale," combattent en paix pour le triomphe de notre cause. Le général Kanzler a bien voulu approuver hautement cette société, fondée il y a deux ans à New-York, et encourager son œuvre en envoyant à ceux de ses membres qui y ont droit la médaille de Castelfidardo. Nous avons été invités à cette fête de famille qui a eu lieu le 1^{er} février dernier, et à l'occasion de laquelle son Secrétaire nous écrivait : "Veuillez assurer à nos frères du Canada que les Vétérans irlandais, qu'ils soient de 1860-67 ou 70, attendent avec impatience que la voix du Saint-Père les rappelle à la défense du drapeau de Castelfidardo et de Mentana, et que l'un des plus grands plaisirs qu'ils entendent à l'avance, dans ce service, est la bonne camaraderie de leurs braves et loyaux compagnons d'armes canadiens, les membres de l'Union-Allet."

Constatons que les meilleures relations ont existé et continuent d'exister avec nos anciens camarades de n'importe quel pays, de n'importe quelle association formée dans un but catholique. Rien ne nous est indifférent de ce qui les concerne, et comme à l'armée, portons aux annales de nos souvenirs ce qui leur arrive.

C'est ainsi que nous lisons dans les pages de deuil la mort de M. le comte de Cordon, ancien officier ; de M. Wilfrid Watt Russell, chevalier de Pie IX ; de M. Jules Van Oost, ancien sous-officier aux zouaves, et capitaine commandant des zouaves missionnaires d'Afrique.

Aucun camarade ne manque à l'appel en Canada.

Un de nos compagnons, caporal aux zouaves pontificaux, M. Evariste Pelletier, a été fait prêtre le 21 septembre dernier. Il reste zouave comme ceux qui l'ont devancé dans les ordres, et nous en avons en Canada une quinzaine.

Constatons que dans le sacerdoce, les professions, le commerce, l'industrie, les bureaux publics, les arts et le journalisme, nous rencontrons des camarades qui se distinguent par l'amour du travail et la fidélité à leur devoir. L'agriculture s'est emparé d'une partie de nos amis qui continuent, à Piopolis, à pratiquer les vertus du soldat dont l'existence a tant de ressemblance avec celle de l'agronome. La politique a aussi eu des charmes pour plusieurs, et elle a subjugué notre lieutenant Taillefer, qui saura, là comme ailleurs, faire respecter le drapeau qui lui est si cher.

Des négociations ont été entamées cette année avec les autorités militaires pour former un régiment de zouaves. C'eût été pour nous une occasion favorable de faire preuve de loyauté à notre Reine et de faire constater que notre attachement à l'Eglise renforce le dévouement à l'autorité civile. Déjà beaucoup de nos compatriotes s'enorgueillissaient de s'unir à nous et sollicitaient l'honneur d'endosser un costume si glorieux. M. le comte d'Orsonnens, dont la fidélité au drapeau britannique est connue, s'est fait un des avocats les plus dévoués à l'obtention de cette faveur pour nous. Ces ouvertures furent favorablement accueillies par les autorités compétentes, et la demande fut même accordée en principe. Mais l'entreprise échoua, parce que, paraît-il, l'uniforme des zouaves est en désaccord avec les idées anglaises.

Qu'il me soit permis de résumer ici la réponse vigoureuse du *Canadien*, qui n'est jamais indifférent aux attaques portées contre ses compatriotes et contre nous.

Il s'étonne qu'on ignore que l'uniforme des zouaves est intimement associé à l'histoire, pleine de brillants exploits militaires, de la conquête d'Algérie, laquelle n'a pas demandé moins de 34 ans de combats presque incessants ; qu'il est intimement associé à l'histoire de la guerre de la Crimée, depuis le passage de l'Alma, dont les Anglais furent spectateurs, jusqu'à la prise de Malakoff, et que, à Inkerman, les troupes de Lord Raglan ne trouveront point que l'uniforme des zouaves fut en désaccord avec les idées anglaises ; que l'uniforme des zouaves est intimement associé à l'histoire de l'occupation du Mexique, où il fut bel et bien abandonné par ses alliés les Anglais ; que l'uniforme des zouaves porté par un bon nombre de Canadiens-français, est intimement associé à la victoire de Mentana ; que l'uniforme des zouaves, camarades des zouaves pontificaux canadiens-français, est intimement associé à l'histoire du combat héroïque de Patay-Loigny, où un contre dix, l'uniforme des zouaves arrêta les Prussiens au moment où ils allaient anéantir l'armée de la Loire ; que l'uniforme des zouaves, camarades des zouaves pontificaux canadiens-français, est intimement associé à l'histoire de la retraite du Mans, pendant laquelle, la résistance opiniâtre de l'uniforme de zouaves, préserva pour la seconde fois, d'une destruction totale, l'armée commandée par le général Chanzy ; que l'uniforme des zouaves, endossé par des français ou par des canadiens-français

n'a jamais été en désaccord avec les idées de bravoure et d'honneur militaire, et qu'il a porté avec lui, en Afrique, en Asie, en Europe, en Amérique une tradition de gloire non interrompue, même lorsque les Français ont succombé sous le nombre des Prussiens, et lorsque les Canadiens-français ont succombé sous le nombre des Piémontais.

Quoiqu'il en soit, nous n'avons pu obtenir de créer un bataillon de zouaves, et seul notre ami Charles Paquet reste militaire l'arme au bras, dans la gendarmerie pontificale où il monte la garde pour chacun de nous. Admirez son constant courage et soyons-lui reconnaissant.

Un fait qui ne manque pas d'être important pour nous, c'est que le brave et intrépide général, le baron de Charette devient marquis et chef de son illustre maison.

Nous nous étions fait une fête de revoir le général qui fut votre lieutenant-colonel, qui fut à moi mon capitaine et mon commandant; c'est avec cet espoir que votre président lui écrivait, en date du 27 mars dernier, la lettre suivante :

MONTRÉAL, 27 MARS 1880.

Mon cher Général,

Vos *Castors* du Canada, réunis en société sous le nom d'Union-Allet, ne perdent aucune occasion de continuer les traditions du régiment en travaillant au triomphe de leur belle cause par la voie de l'honneur.

Le 24 juin prochain, qui est la fête nationale des Canadiens, sera, cette année, chômée avec une pompe inaccoutumée à Québec, berceau de notre nationalité, où les zouaves pontificaux du Canada, invités spécialement pour faire garde autour du glorieux drapeau de Carillon, auront leur réunion annuelle. Le Cercle Catholique de Québec y aura alors un Congrès auquel assisteront plusieurs célébrités européennes.

L'accueil le plus sympathique qui vous attend sur les rives hospitalières de notre grand fleuve, où vous rencontrerez les anciennes traditions de la vieille France et les mœurs de votre chère Bretagne, nous fait espérer que vous accepterez l'invitation que l'Union-Allet vous fait par le soussigné, son humble Président; et l'effet moral que votre présence aura sur vos anciens zouaves et parmi notre population nous fait un devoir de la réclamer.

Qu'il prenne la route des Etats-Unis pour arriver à Montréal, ou celle du golfe Saint-Laurent pour arriver à Québec, le général de Charette trouvera des zouaves qui signaleront son arrivée à l'attention des Canadiens, honorés de recevoir dignement celui qu'ils regardent comme le porte-drapeau des principes qu'ils seront un jour appelés à défendre.

Veuillez, mon cher général, recevoir l'assurance de la considération la plus distinguée avec laquelle

J'ai l'honneur d'être, etc.

B. A. T. DEMONTIGNY.

Je tiens à vous faire part de sa réponse que nous n'avons pas voulu jusqu'à présent publier, afin de faire supporter aux camarades réunis la peine que son absence nous cause :

PARIS, 25 AVRIL 1880.

A Monsieur B.-A. T. DEMONTIGNY.

Mon cher ami,

Avec quel bonheur je profiterais de l'occasion que vous m'offrez d'aller visiter votre beau pays et retremper ma foi patriotique au milieu de vous, et sous l'égide de ce drapeau et de sa devise : *Aime Dieu et va ton chemin*.

Mais les préoccupations sociales et politiques sont tellement grandes qu'on ne peut songer pour le moment à quitter son poste.

Acceptez, au nom du régiment et au mien, ce souvenir de notre campagne de France; il vous était dû; car il est là représentation de

notre passé comme Français et comme soldats de Rome. Il nous rappelle notre devoir à l'heure actuelle : la garde du drapeau.

Et maintenant, *Aime Dieu et va ton chemin*, le but est plus lumineux que jamais.

Soyez mon interprète auprès des amis et camarades. Au revoir ! l'heure est à Dieu. Nous nous retrouverons, j'en ai la ferme confiance. En attendant, à vous de tout cœur.

CHARETTE.

Ce souvenir consiste en un zouave d'argent oxidé, armé de pied en cap, sur un socle en granit, arborant fièrement le fanion du Sacré-Cœur de Jésus.

Bien chers camarades, disons le sans ostentation, notre passé est digne; et de fait, on reste étonné, en parcourant les annales de notre Union, de voir les œuvres qu'a opérées notre association; elle a publié un journal, créé un cercle qui a eu de bien belles années, fondé une colonie; elle a entretenu des rapports importants avec les associations catholiques, elle a fait des dons généreux pour un nombre considérable de bonnes œuvres; elle a fait des démonstrations splendides; elle a protesté hautement contre les envahissements injustes; elle a pris énergiquement la défense du droit; et toujours elle a porté haut le drapeau du régiment, qui renferme tout le programme catholique, puisque, dans ses plis, se lit la devise : *Aime Dieu et va ton chemin*.

Mais, camarades, il faut bien le dire, puisque nous sommes en famille, cette fille de dix ans que nous avons élevée avec tant de dévouement et qui a opéré tant de belles choses, semble fatiguée sous le poids de sa précocité, et son existence paraît atteinte d'une faiblesse qui inspire des craintes. Ce ne sont pas les sentiments qui manquent à ses membres; cette réunion le prouve; mais les nécessités de la vie ont dispersé un grand nombre d'entre nous, loin et quelquefois bien loin; les affaires absorbent les loisirs de beaucoup, et le manque d'un centre de réunion, où l'on puisse se rencontrer, s'entendre, a pour beaucoup contribué à paralyser l'éloquence de nos vieilles traditions. De fait l'Union depuis quelque temps n'est parvenu à cacher son malaise que par le dévouement de quelques-uns, qui s'imposent à cette fin d'immenses sacrifices. Plusieurs même ont joué sur la scène pour soutenir l'équilibre dans les finances dont, M. le Trésorier vous fera bientôt le tableau, qu'il vous sera libre de trouver florissant. Si nous avions eu des camarades mentionnés dans les clauses de l'acte de faillite, nous aurions peut-être été jugés dignes d'y être invités. Notre *Bulletin* n'a pu se soutenir que par un dévouement incomparable, et n'eût été le zèle de quelques-uns, il se fut au soir de plusieurs mois, couché dans les replis de ses feuillets pour ne plus reparaitre que dans le souvenir des choses passées. Aussi, M. Martin, notre intelligent Secrétaire, nous annonça-t-il, avec la plus grande délicatesse, que onze mois d'expérience, comme propriétaire du *Bulletin*, lui ayant fait mieux connaître les ressources pécuniaires de ce journal, il ne croyait pas pouvoir en conserver la propriété sur les bases stipulées entre l'Union-Allet et lui. Il paraissait d'ailleurs, désirable que l'Union-Allet fut plus matériellement intéressée qu'elle ne l'était, d'après le système de l'an dernier, au succès et à la prospérité de son organe. En conséquence il fut résolu, à la séance du 30 septembre 1879, qu'à dater

de novembre alors prochain, l'*Union-Allet* et M. Martin deviendraient co-propriétaires du *Bulletin* et partageraient également les obligations et les bénéfices afférant à cette publication. Le salut de notre Union exige une coopération plus zélée de la part de ses membres. Un des moyens les plus effectifs, adopté par le Comité de Régie, à la suggestion de notre ami Laroque, est de connaître le lieu, le centre d'opération de chacun de nous. Voilà pourquoi il a été envoyé des circulaires à chacun d'entre nous, contenant des questions auxquelles les réponses, qu'on nous prie instantanément de faire, constitueront un recensement complet du bataillon.

Je n'ai plus, messieurs et chers camarades, qu'à consigner un fait pénible surtout pour la section de Montréal. C'est le départ de cette ville de notre aimable et bien aimé aumônier qui depuis 25 ans attaché à l'administration de l'Evêché, puis au chapitre de Montréal, vient d'être nommé curé de la paroisse de St-Barthélemy.

Voici comment la *Minerve* annonçait cette nouvelle à ses lecteurs :

" Nos lecteurs apprendront avec des sentiments de regret le départ de Montréal de M. le chanoine Edmond Moreau, nommé curé de St-Barthélemy. Depuis plus de quinze ans, M. le chanoine Moreau a été mêlé à toutes les œuvres catholiques de Montréal, et pendant tout ce temps, il n'a cessé de rendre service à la religion. Rendant des services à des centaines de personnes, aidant les premiers pas dans le monde d'une multitude de jeunes gens, il a voué à ces derniers un dévouement qui, malgré bien des peines et des fatigues, ne s'est jamais démenti.

" Montréal lui doit une foule d'œuvres qui resteront et le rappelleront longtemps à notre souvenir s'il ne vient pas un jour reprendre parmi nous, comme nous l'espérons, son œuvre de bienfaisance. C'est M. Moreau qui a fondé l'Académie de l'Evêché, aujourd'hui si florissante et qui a déjà rendu de si grands services à la jeunesse. C'est l'œuvre de sa première année de prêtrise. Raconter l'histoire de cette fondation serait décrire une longue suite de travaux, de courses, de sollicitations; car Monseigneur, qui lui avait demandé de fonder cette école, n'avait pu malheureusement rien lui donner pour réaliser cette idée. Néanmoins, avec son zèle d'apôtre, il a soulevé des montagnes d'obstacles et a donné à ce quartier une des meilleures écoles que nous possédons. Avons-nous besoin de rappeler la part qu'il a prise à ce grand mouvement des Zouaves pontificaux ? Il a été l'âme de cette croisade; après en avoir été l'apôtre, il en est devenu l'historiographe.

" Nos lecteurs n'ignorent pas que M. Moreau est l'auteur de ce petit volume intitulé : *Nos Croisés*. M. Moreau possède l'art assez difficile de conduire les jeunes gens, et c'est à cela autant qu'à son dévouement qu'il a dû d'être choisi comme aumônier des zouaves pontificaux.

" A son retour de Rome, M. le chanoine, voulant donner à la jeunesse un endroit où elle pût s'unir et s'amuser, fonda le Casino. Pendant ces derniers temps, nous l'avons vu prêter main forte à M. le curé Labelle dans son œuvre de colonisation. C'est lui qui a fait surgir du sein de la forêt la magnifique colonie de Piopolis. Pendant cinq ans, M. le chanoine Moreau a été commissaire des écoles catholiques de Montréal, et aussi directeur de l'Ecole de Réforme de la rue Mignonne.

" M. le chanoine Moreau s'est fait à Montréal un grand nombre d'amis qui regrettent son départ, désirent son retour à Montréal, et lui souhaitent, comme nous, à St-Barthélemy, un peu de repos, si le soin d'une paroisse peut en laisser. — (*La Minerve*).

En nous faisant ses adieux, une chose consolait ce noble et dévoué prêtre : c'était que, quoique ne résidant plus au siège de l'Union, il ne devait cesser d'en être l'aumônier

et de porter le plus vif intérêt à tout ce qui la touche. Il a conservé pour cette société et pour chacun de ses membres le même attachement et le même dévouement que par le passé.

La grandeur du sacrifice que ce départ nous imposait, nous a dévoilé le profond attachement que nous avons pour lui. Nous craignons que cet éloignement portât un coup fatal à notre *Union* qu'il avait animé de son zèle; de notre *Bulletin*, dont il a été pendant longtemps presque le seul collaborateur; mais ses recommandations dernières nous firent prendre courage, et le désir de lui être agréable ne contribua pas peu à continuer l'œuvre de prédilection qu'il avait créée et à laquelle il nous promettait de contribuer.

L'*Union-Allet*, par son président général, exprima faiblement alors à son aumônier, les sentiments de reconnaissance qui l'anime; mais qu'il nous soit permis aujourd'hui de lui témoigner d'une manière solennelle, de l'estime, du profond respect et de la considération que porte à sa personne chaque zouave du bataillon pontific.

Monsieur l'Aumônier, vous êtes fier comme nous du respect dont les zouaves sont l'objet en cette circonstance exceptionnelle. Vous nous avez préparés à nous rendre toujours dignes de notre pays, de notre bataillon, de notre drapeau, de notre Pontife. La crainte de vous contrister contribuera puissamment à nous faire aimer Dieu en parcourant le chemin que sa Providence nous a assigné. Nous vous promettons de nous montrer à la hauteur de la cause que nous servons et nous scellons cette promesse d'un faible gage que l'*Union-Allet* vous prie d'accepter. Les battements réguliers et perpétuels de cette horloge vous représenteront l'affection de nos cœurs que vous avez contribué à tenir en mouvement, et elle marquera un jour, nous l'espérons, l'heure du triomphe de la papauté.

Une horloge en bronze fut alors présentée à M. l'aumônier.

M. l'aumônier, visiblement ému, remercia, les zouaves du don qu'il en reçoit. Il eût voulu déclarer l'intérêt qu'il porte à chacun de nous pour lequel il ne manque jamais de prier en montant à l'autel. Il dit avoir reçu sa récompense des sacrifices qu'il a pu faire pour les zouaves, par la gratitude qu'il en a reçue. D'ailleurs, le fait d'être aumônier des zouaves pontificaux est un avantage dont il n'a cessé de remercier Dieu. Et de même que le colonel Allet a refusé d'être promu au grade de général en disant : il y a plusieurs généraux, mais il n'y a qu'un seul colonel des zouaves, de même si quelques grades plus élevés lui étaient offerts, il serait heureux d'être laissé libre et de répondre : " Pour moi, j'en ai assez. " Ce cadeau qu'on lui offre lui est cher à double titre puisque les zouaves en choisissant une horloge, veulent bien lui donner la signification du battement de leur cœur pour lui, et elle lui rappellera qu'il est aimé avec régularité et sans discontinuité. En effet ce cadran marquera l'heure du triomphe de l'Eglise, et de ce moment, il cessera d'en marquer une autre. Il appuie sur le fait que les acclamations dont les zouaves ont été l'objet nous révèle que nous sommes un point de mire, et que nous jouerions un rôle méprisable si nous ne maintenions aussi fermement les principes que le drapeau. Il recommande d'avoir toujours les yeux fixés sur l'Eglise qui est le phare par lequel nous devons juger et agir. Et c'est ainsi que nous pourrions être fidèle à notre devise.

Le rapport de M. le Président est ensuite adopté à l'unanimité.

M. le Trésorier lit le rapport suivant :

E. HURTUBISE, Trésorier, en compte avec l'UNION-ALLET.

Etat pour l'année finissant le 23 Juin 1880.

RECETTES.

1880	A Caisse.—Balance en mains le 1er juillet 1879	\$ 5 20
1880	Montant payé par l'administration du <i>Bulletin</i>	50 00
1880	Produit d'une soirée dramatique	75 00
1880	Propuits divers	2 00
		\$132 20

DÉPENSES.

1880	Par Caisse.	
1880	Excédant des dépenses sur recettes du Pèlerinage à Ste-Anne	\$ 25 00
1880	Impressions et annonces touchant le Pèlerinage à Ste-Anne	30 00
1880	Impressions diverses	4 00
1880	Payé à M. Ayotte, de Trois-Rivières, pour photographies	25 20
1880	Messes payées pour les zouaves défunts	15 03
1880	Montant envoyé à M. Chs. Paquet, Rome	15 00
1880	Dépenses diverses	1 32
1880	Dépenses pour cadeau à M. l'aumônier E. Moreau, non compris le coût du cadeau	8 53
1880	Balance en caisse	8 00
		\$132 20

Montréal, ce 23 juin 1880.

E. HURTUBISE,
Trésorier.

M. Vallée, secondé par MM. Bussière, Lupien, Tassé, Langlais, Lachance et Pineault, propose une motion de protestation contre les empiétements de la révolution et le vol du patrimoine de St Pierre, ainsi que de l'inébranlable attachement des zouaves pontificaux au St Siège et de leurs espérances du rétablissement du pouvoir temporel dans un futur rapproché. Adopté à l'unanimité.

Proposé par M. Chs. Trudel, secondé par le Chev. G. Drolet : Que l'Union-Allet a reçu avec reconnaissance le cadeau de M. le général de Charette, et quelle assure notre colonel que ses Castors du Canada ont les yeux fixés sur ce fanion du sacré cœur arboré si fièrement par les volontaires de l'ouest.

Adopté avec enthousiasme.

M. Martin secondé par M. Caron, remercie les camarades de Québec de leur accueil et leur réception.

Il accompagne cette proposition de paroles qui dépeignent l'admirable conduite de la section de Québec en tout temps. Les sacrifices qu'ils se sont imposés en cette circonstance ne peuvent avoir été dictés que par la plus franche amitié et serviront à resserrer les liens de la camaraderie qui existe entre tous les zouaves et dont la section de Québec fait preuve d'en connaître si bien les devoirs. Il dit que ce n'est pas la première fois que Québec fait preuve pour les zouaves de sympathie distinguée. Nous laissons à nos camarades de cette ville, à remercier les citoyens de Québec desquels ils ont su faire faire apprécier notre œuvre, et à remercier aussi ceux qui ont mis à notre disposition les vastes salles de l'école normale.

Cette motion est adoptée à l'unanimité.

Le Chevalier Vallée répond à cette motion en disant que cette réception était au-dessous des désirs de la section de Québec et au-dessous de ce que méritent les camarades ; mais que les zouaves de Québec acceptaient ces remerciements avec bonheur, puisqu'ils sont le gage que les camarades comprennent que la section de Québec a fait ce qu'elle pouvait faire. Il dit qu'elle a été secondée en cela par le bon vouloir de tous les camarades de Québec, si heureux en recevant leur compagnon, et par les citoyens de cette ville dont les acclamations, lors du défilé, prouvaient la sympathie pour les zouaves. Les communautés religieuses ont voulu être de la partie et, n'eût été l'avantage que réclamaient les Dames de Québec de contribuer à cette réception, les religieuses n'auraient laissé aux autres que le mérite de la sympathie.

M. le chevalier Vallée termine en disant que le grand nombre des camarades qui ont répondu à l'invitation des zouaves de Québec fait plus que les récompenser des sacrifices qu'on veut bien leur attribuer.

Le chevalier Larocque, secondé par E. Hurtubise, Napoléon Renaud, Léon Descary, propose :

Que les zouaves pontificaux réunis à Québec, à l'occasion de la fête nationale et de leur dixième assemblée générale annuelle, se font un devoir en cette circonstance, en leur double qualité de français et d'anciens soldats, d'unir leurs protestations à celles de

tous les catholiques du monde contre la persécution injuste et indigne que le gouvernement actuel de la France a suscitée contre les ordres religieux et particulièrement contre la Compagnie de Jésus, et l'ordre de St Dominique.

Que le secrétaire soit prié de communiquer copie de cette résolution avec l'expression des sentiments d'admiration et d'admiration, de cette assemblée, aux RR. PP. Provinciaux de ces ordres, dont nous apprécions les œuvres et les bienfaits pour l'humanité et pour le Canada en particulier.

Adopté à l'unanimité.

Proposé par le zouave Dantagne Desnoyers, secondé par le zouave E. Tassé, et adopté à l'unanimité : Que l'Union-Allet remercie les Dames de Québec de l'offre qu'elles ont faite à la section de Québec d'un drapeau, et qu'elle désire exprimer que l'honneur en rejait sur tous les membres de l'Union.

L'association est fière de consigner dans ses registres cette faveur signalée, et d'offrir l'hommage de ses membres aux Dames de Québec, par l'intermédiaire de Mesdemoiselles Trudelle et Cannon, zélatrices de cette œuvre.

Mademoiselle Trudel est sœur d'un de nos plus dévoués camarades. Mademoiselle Cannon est cousine de notre valeureux chevalier, Hugh Murray. Cette parenté n'est pas un empêchement, même relatif, d'alliance avec les autres membres de la famille pontificale.

Le chevalier Prendergast propose l'expression de notre sympathie aux associations scouts d'Italie, de France, d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, de New-Jersey et de New-York.

M. Barnard, en secondant cette motion, dit en anglais combien nous aurions été fiers que toutes ces associations fussent représentées par une délégation, et que M. Peter Brereton, délégué des Vétérans Irlandais de l'armée pontificale de New-York, soit prié de transmettre à ses camarades l'expression de notre admiration pour eux et de notre sympathie.

M. Brereton, ci-devant de la brigade St-Patrice, et décoré de Castelfidardo, répond, au milieu des applaudissements, en termes chaleureux aux souhaits de l'Union-Allet, et dit que les Vétérans de New-York tenaient à honneur d'être représentés dans cette fête.

Le zouave O'Flaherty, secondé par le zouave Archambault, propose que la motion dont il a donné avis l'an dernier, et consistant à retrancher le deuxième aliéna de l'art. XVIII des Constitutions soit adoptée.—Adopté.

Sur motion du Capt. Napoléon Dorion, secondé par le zouave Chs. Trudelle, M. Rhéaume, Président de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, M. Adolphe P. Caron, député du comté de Québec aux Communes du Canada et le Lieut. Col. Chs. de Salaberry, sont admis membres honoraires de l'Union-Allet.

RÉSULTAT DES ÉLECTIONS.

Président-Général—Chevalier C. A. Vallée.
Vice-Président-Général—Lucien Forget.
Vice-Président, Montréal—James McKenzie.
Vice-Président, Trois-Rivières—Adélaïde Lupien.
Vice-Président, St-Hyacinthe—Zotique Marchesseau.
Vice-Président, Piopolis—Charles Langlais.
Vice-Président, Manitoba—Lieutenant Taillefer.
Trésorier—Edwin Hurtubise.
Secrétaire—B. A. T. DeMontigny.
Assistant-Secrétaire—Nap. Renaud.
Conseillers—Les chevaliers Alfred LaRocque, Gustave A. Drolet, les zouaves J. McGown, Auguste Marion, Jean P. Marion, Aristide Champagne, Nap. Archambault et Alp. Piché.

M. DeMontigny cède alors le siège présidentiel au chevalier Vallée auquel il remet la médaille du drapeau. Il félicite l'assemblée du choix de son nouveau président, duquel il se plaît à reconnaître le zèle. Il lui souhaite que le fardeau de cet honneur lui soit aussi léger qu'à lui, grâce à l'intelligence du Bureau de Régie qui l'a guidé dans ses devoirs. Il a reçu sa récompense des quelques sacrifices qu'il a pu faire durant son année présidentielle par l'acquisition de la connaissance plus intime du rôle qu'a joué l'association jusqu'à ce jour, et surtout de la mission qu'elle est appelée à remplir. La sympathie qu'a montré la population, le poste d'honneur qu'on avait assigné aux zouaves pendant cette fête nationale, l'attitude et le zèle qu'ont déployés les camarades de Québec, contribueront à maintenir le dévouement des membres qui devront se faire un devoir de recevoir le *Bulletin de l'Union-Allet*, messenger de tout ce qui nous intéresse et le lien le plus puissant à nous tenir unis.

M. le Président Vallée remercie l'assemblée de l'honneur quelle lui confère, et dit que l'empressement des camarades à répondre à l'appel de la section de Québec, l'esprit de fraternité dont chaque membre est animé, sont un gage que l'entente continuera de sub-

sister, entre les différentes sections et que les tiédeurs, qu'ont pu créer l'éloignement et les préoccupations des affaires, disparaîtront pour toujours de nos rangs. Il compte sur le bureau de régie pour rendre le fardeau qu'on lui impose d'une légèreté comparative, et fait un appel chaleureux en faveur du *Bulletin*, qui est l'organe par lequel nous nous comprenons et qui sert puissamment à nous faire poursuivre le même but, par les moyens légitimes que nous suggèrent les événements que cette feuille nous fait connaître.

M. le Vice-Président général Forget, dit qu'il comprend la grandeur de la charge qui lui est imposée et qu'il accepte dans l'espérance d'avoir souvent recours au président dans l'accomplissement de son devoir. Il n'ignore pas que la charge de Vice-Président général à Montréal, le Président étant à Québec, lui impose les devoirs de celui-ci dans le bureau de régie ; et la tâche devient difficile, sortie des mains de M. de Montigny, dont les avis, avec le conseil intelligent qui vient d'être élu, ne lui font pas envisager cependant la position au-dessus du dévouement qu'il se propose d'y apporter.

M. l'aumônier Moreau dit qu'il sent le besoin de réitérer sa reconnaissance aux zouaves, vu que l'émotion que lui ont causé leur sentiment, exprimés par M. le Président, ne lui a permis alors que de balbutier. Il attire l'attention des membres de l'Union-Allet, sur la réception et l'accueil qu'ils ont eu partout, et sur l'enthousiasme que créait leur passage parmi les populations. Il ne craint pas de proclamer que l'union des zouaves est à la tête des sociétés, et qu'elle doit s'efforcer à se rendre digne de ce poste d'honneur. Il engage les membres de l'Union à maintenir son journal dont il fait connaître les fruits vis-à-vis des camarades et vis-à-vis du public.

Il invite l'Union-Allet à aller l'an prochain, faire son assemblée générale au presbytère de St Barthélemi, où chacun pourra constater l'heure de l'arrivée au cadran de l'horloge qu'il vient de recevoir, et comme les zouaves sont amis de la tempérance, ils pourront constater aussi l'heure du départ.

M. le président déclare la séance close.

M. le lieutenant-col. de Salaberry et M. Richard Alley, Lieut. au 5e bataillon des Rifles honorent les zouaves de leur carte.

Après l'assemblée qui se termina à 7 heures, M. DeMontigny, ex-président, se rendit à l'invitation de la Société St-Jean-Baptiste, et assista au banquet.

La soirée se passa au château St-Louis comme au camp. Les chants du régiment, avec accompagnement de musique, égayèrent les zouaves qui étaient redevenus soldats.

Le lendemain, 25 juin, un grand nombre de zouaves assistèrent à la séance solennelle du Congrès catholique, où l'uniforme servait de passe-port, et où le président, M. le chevalier Vallée, et l'ex-président, M. DeMontigny, occupaient des places d'honneur.

Nous sommes fiers de dire qu'en montant sur l'estrade, l'uniforme de zouave a été salué par Son Honneur le lieutenant-gouverneur et par Sa Grâce Mgr l'Archevêque de Québec.

Nous espérons pouvoir un jour publier dans les colonnes du *Bulletin* les discours de M. le juge Routhier et M. Claudio Jeannet, comme deux des meilleurs discours qui aient jamais été prononcés en Canada, et que nous ne pensons pas pouvoir être surpassés.

Qu'il est bon d'entendre des cœurs aussi franchement catholiques s'exprimer avec autant de sincérité ! Nous comprenons, en entendant de tels orateurs la puissance de la parole chrétienne, et quand un pays renferme de tels hommes, nous sommes en droit d'espérer que tout n'est pas perdu pour notre mère-patrie, où, après tout, on aime le vrai quand on a la liberté de le connaître et de l'apprécier.

Dans l'après-midi, à 2½ heures, M. Claudio Jeannet et M. le comte de Foucault se rendirent à ce que nous aimons à appeler notre caserne, où, dans la pièce de réception, était assemblé le Conseil de l'Union.

M. le président Vallée souhaila la bienvenue aux illustres visiteurs, et ses paroles reçues au milieu des applaudissements des zouaves réunis, leur prouvèrent combien ces soldats pontificaux étaient heureux de voir parmi eux des cœurs vraiment français et catholiques.

M. DeMontigny, s'adressant au président, dit que le soldat avait l'habitude d'improviser. Sur les champs de bataille, le drapeau, qui représente un principe, inspire les improvisations éloquentes du canon et de la carabine. Ici, nous considérons les délégués de la vieille France comme le porte-drapeau du même principe qui est inscrit sur notre étendard, et ce principe, partout où il est si fièrement arboré, nous inspire une improvisation. Le langage du soldat est court, et il traduit par des actes ce qu'il veut exprimer. Aussi l'honneur que les illustres visiteurs nous font étant apprécié au plus haut degré, nous leur offrons la plus haute expression de nos sentiments en proposant, secondé par tout le régiment canadien, d'admettre M. Claudio Jeannet et M. le comte de Foucault membres honoraires de l'Union-Allet.

M. Claudio Jeannet répondit à ce qu'il veut bien regarder comme un honneur, et nous avouons qu'il est impossible de résumer ce qu'il nous a dit.

Quel cœur bat dans cette poitrine de chrétien, aimant Dieu, aimant sa patrie, pour le salut de laquelle il consacre son énergie, son talent et sa science ! Après avoir entendu cet homme à la parole si chaude et si convaincue, on se relève plein d'espérance pour l'avenir de la France, qui ne peut périr, non, quand elle renferme de tels hommes.

En peu de mots, il a repassé les événements d'Italie, les phases de la guerre contre la Papauté, et apprécié la conduite de Lamoricière, de Pimodan, de Bec-de-Lièvre, de Allet et de Charette ; il nous a démontré que leur conduite sans reproche a été le résultat de leur attachement aux enseignements de l'Eglise et à l'honneur, dont l'idée est rare dans le monde et qui cependant inspire les grandes œuvres, puisque l'honneur attache au drapeau de la Religion les grands cœurs et les grandes âmes.

« On nous représente, dit-il, comme royalistes. Nous le sommes, parce que nous pensons que le comte de Chambord tiendra levé l'étendard du droit et de la justice, et qu'il saura faire respecter les principes qui ont fait la France grande et prospère. S'il plaît à Dieu de nous donner un autre souverain nous nous inclinons devant ses décrets. »

En saluant le drapeau de Carillon dont nous avons la garde, il nous recommande de le conserver précieusement. Expulsé de l'Europe, il le retrouve dans un coin de l'Amérique, entouré de respect, et c'est peut-être ici que la France régénérée viendra le chercher, pour le montrer aux peuples qui, reconnaitront dans ses plus les principes capables de les rendre heureux.

M. le comte de Foucault remercie les zouaves de l'honneur qu'il lui confère. Il connaît beaucoup d'amis qui ont eu plus de bonheur que lui en allant s'enrôler dans les armées du Pape, qu'il aurait été servir, n'eût été son jeune âge à cette époque. Il ne manquera pas de dire à nos camarades de France qu'il a vu les zouaves du Canada, aimant l'Eglise, le Canada, la France et leurs anciens compagnons d'armes.

Après cette séance, dont le souvenir restera gravé au cœur de chacun des zouaves, M. DeMontigny se dirigea aux salles de l'Université-Laval, où, au Bureau des Cercles, il fit le rapport suivant :

RAPPORT FAIT AU CONGRÈS CATHOLIQUE DE QUÉBEC

LE 25 JUIN 1880.

PAR

B.-A. T. DEMONTIGNY, Président Général de l'Union-Allet.

Messieurs,

En 1861, alors que Castelfidardo venait d'ensevelir, dans une immortelle gloire, les plus vaillants des Zouaves de Lamoricière, Pie IX, le grand et l'immortel Pape alors régnant, sourit à la pensée de s'entourer d'une garde dont pouvaient faire partie tous les peuples catholiques de l'univers. Il ne fit point appel, mais il accepta l'offre qu'on lui fit de résister par la force armée aux empiétements du sol qui appartient à la catholicité. Il ne se croyait pas libre de refuser ; c'était une idée qui répondait à la grandeur du pouvoir temporel, et n'était-ce pas là la répétition des mouvements de l'Occident s'agitant, au moyen-âge, pour débarrasser des étreintes des Musulmans le tombeau de Celui dont le Pape est le Représentant. De même que dans ces moments solennels, les Evêques du monde entier étaient accourus à Rome pour acclamer l'autorité spirituelle infaillible du Pape, de même des soldats de tous les pays devaient l'entourer pour affirmer, par le don de leur vie et l'effusion de leur sang, la nécessité de son pouvoir temporel.

La France y envoya les plus distingués de ses enfants, un grand nombre descendant des Croisés et tous Croisés eux-mêmes ; la Belgique y dirigea les plus dévoués de ses fils ; la Hollande s'y fit noblement représenter ; l'Irlande,

la catholique Irlande, qui avait recueilli sa large part de gloire à Castelfidardo, y organisa un bataillon ; les Etats-Unis y dirigèrent des leurs ; et l'Océanie même y avait un poste.

Un enfant du Canada, canadien français d'origine, crut devoir y porter les armes pour son pays. Plus tard, Hugh Murray, depuis chevalier et martyr d'une belle cause, y représenta dignement l'élément canadien-irlandais. Quelques années ensuite, Alfred LaRocque y reçut d'honorables blessures, et fut suivi de Prendergast, Désilets, Drollet, Hénault, Têtu et Courteau, qui, comme tous ceux qui marchèrent sur leurs traces, se distinguèrent à l'armée.

Ils furent une avant-garde.

En 1868, le 11 février, le pays s'en rappelle, un premier détachement quittait le Palais Episcopal de Montréal, foyer de ce mouvement, pour se diriger vers la gare Bonaventure, en route pour l'Italie, au milieu des flots populaires qui, pressés sur leur passage, murmuraient des vœux pour ces jeunes et braves soldats.

Trois mois après, un autre détachement prit le chemin de la Ville-Eternelle. Cinq autres obtinrent l'honneur de s'y diriger.

La vieille foi de nos pères s'est alors manifestée grande, belle et forte ; les campagnes ont répondu aux villes ; et le sentiment national s'est mis en route pour Rome, où le phare de la vérité indique aux nations le chemin de leur destinée.

Nos bataillons traversèrent les Etats-Unis, l'Angleterre et la France, déployant leur drapeau, que les mains de la religion avaient tissé, et dans les ondulations duquel se répète comme l'écho de " Dieu le veut " la devise : " Aime Dieu et va ton chemin," qui caractérise éloquemment l'idée de ce mouvement national.

Mentana, qui procura à l'Eglise une paix pendant laquelle furent convoquées les grandes assises, où fut proclamé le dogme de l'infailibilité, Mentana avait eu lieu ; et les nouvelles recrues durent attendre, l'arme au bras, l'occasion de sceller, de leur sang, la foi qu'ils allaient défendre.

Le signal fut donné par le baiser hypocrite du 8 septembre 1870. Alors eurent lieu Bagnorea, Montefiascone, la retraite de Viterbe, Civita-Castellana, et le siège de Rome.

Nos soldats revinrent au pays désarmés comme Malthus. Quelles angoisses n'eurent-ils pas à souffrir, eux qui, dans toutes les rencontres, avaient vaincu un contre dix, et n'avaient succombé que un contre cent ! A la voix du représentant du Dieu de la paix, ils ont remis, un jour de bataille, l'épée dans le fourreau. Mourir, c'est peu de chose pour le défenseur d'une cause ; mais il faut que ce soit une cause sainte pour obéir au devoir qui commande de se taire en présence de l'ennemi.

Les camarades de France ont pu, eux, sous la mitraille, expirer au champ d'honneur ; mais les zouaves canadiens sont revenus au pays le cœur broyé et l'âme inondée d'une amertume profonde.

Il ne fallut rien moins pour les consoler que l'accueil sympathique de leurs compatriotes, canadiens, fils de soldats, qui comprennent le courage et qui ont pesé la grandeur du sacrifice et la sublimité de l'obéissance.

Ils revenaient au pays couverts de cet uniforme de

zouaves devenu la livrée du courage et de l'honneur militaire ; de cet uniforme qui a porté avec lui en Afrique, en Asie, en Europe, en Amérique, une tradition de gloire non interrompue ; de cet uniforme intimement associé à la glorieuse défaite de Castelfidardo, à la victoire de Mentana, à l'histoire du combat héroïque de Patay-Loigny, et de la retraite du Mans.

Aussi les populations des cités et des champs se pressèrent-ils sur leur passage ; les cloches bénies annoncèrent à toute volée l'arrivée de ces preux, et la grande basilique de Montréal ouvrit ses portes pour recevoir ces soldats auxquels la voix la plus éloquente souhaite la bienvenue.

L'œuvre des zouaves pontificaux, au milieu de l'apathie de notre siècle, qui ne semble n'avoir d'énergie que pour les machines et la vapeur, n'a-t-elle pas pris des proportions gigantesques, et par l'idée qui l'inspira, et par les difficultés qu'elle surmonta ?

Aussi s'est-on demandé là-bas : Quel est donc ce pays qui, de l'extrême Occident, envoie ses fils à la défense d'un principe ? La France a ressenti dans ses entrailles se réveiller d'affectueux sentiments. Elle a reconnu ses enfants dans ces Croisés canadiens ; elle a compris, elle, si avide de gloire, et qui apprécie si bien le prix de l'honneur, elle a compris la sublimité de cette mission ; elle a réclamé son droit de maternité, et nous l'avons entendu, orgueilleuse et fière, répéter : " Ce sont mes fils." Oui, France, ce sont tes fils et qui t'aiment encore ; ce sont tes fils, nés du seizième siècle et exempts encore de tes orages, de ton philosophisme et de tes révolutions ; et tu as proclamé combien, avec l'antique foi de St-Louis, on pouvait accomplir de grandes choses.

Et la France s'est rappelé son passé. Le souvenir, Messieurs, pour la France surtout, c'est beaucoup. Son passé est si beau, son berceau si sublime, son âge mûr si glorieux !

L'Angleterre qui, pour remonter à son origine, a besoin de traverser des âges de foi, a dû se demander aussi : D'où viennent donc ces jeunes gens ? Elle a dû se souvenir aussi, interroger son histoire et se dire : Où en sommes-nous avec notre force physique, avec notre formidable marine, avec notre commerce universel qui cloue aux intérêts matériels nos intelligences et nos cœurs ?

Aux Etats-Unis, où l'on affecte de nous mépriser, on s'est arrêté sur le passage des zouaves, et on les a salués comme les représentants d'une idée.

Ainsi donc, l'œuvre des Zouaves canadiens a dû exercer une influence réelle sur les pays qu'ils ont traversés ; et c'est ce qui explique pourquoi partout on les a accueillis, et partout, sans égard aux formalités d'usage, on leur a dit : Passez.

Les 500 zouaves et plus qui avaient pris part à l'expédition d'outre-mer, ne pouvaient rester indifférents aux événements qui se précipitaient en Europe. L'idée qui les avait conduits dans les plaines d'Italie les aimait trop vivement pour qu'ils ne travaillassent pas ici au triomphe de la cause qu'ils avaient entreprise de défendre. Leur mouvement avait été inspiré par le désir de servir la cause de Dieu, de son Eglise et de son Vicaire ; ils voulurent le continuer en Canada. D'ailleurs, ils aimaient leur patrie. Or, comme le disait un jour Mgr. de Birtha, selon le plan

divin, la cause de l'Eglise et du Pape est la cause de toute société chrétienne; sans parler des enseignements de l'histoire, les événements contemporains sufflent pour le prouver avec une effrayante évidence.

La question religieuse étant manifestement une question sociale, notre avenir national se trouve inséparablement uni à la cause sacrée de l'Eglise et de son chef, et nos intérêts nationaux sont intimement liés aux intérêts catholiques. C'est donc imbus de cette double et inséparable idée que les zouaves du Canada se constituèrent en Union qu'ils nommèrent "Allet," du nom de leur bien-aimé Colonel, qui avait consacré sa vie au service du Saint Père, et qui aima jusqu'à la tombe les zouaves comme ses enfants. Ils convièrent les citoyens, amis de leur principe, à faire partie de leur Union comme membres honoraires.

Le mot "Union" répondait au sentiment qui débordait du cœur de chacun, la Charité, dont une des œuvres les plus excellentes est l'union. "Qu'ils soient unis," a dit le divin Crucifié, en annonçant que son œuvre était consommée.

N'était-ce pas d'ailleurs répondre au désir de servir une cause pour laquelle ils avaient offert leur vie?

En nous unissant, nous devenions forts; *l'union fait la force*, c'est la devise que l'on voit flotter aujourd'hui dans les plis de nos étendards nationaux. En ne faisant qu'un, nous n'avions qu'un désir, celui de faire tendre à un même but la variété des membres et la complicité des mouvements et des fonctions.

Les zouaves du Canada, en formant l'Union-Allet, avaient donc pour but de servir Dieu et la Patrie.

Notre drapeau, l'écusson qui orne le fronton de notre journal, nos constitutions en font foi et nos actes le prouvent.

"Aime Dieu et va ton chemin." Ah! que cette devise comprend de patriotisme et surtout de patriotisme canadien. Peut-on aimer Dieu sans aimer cette patrie qu'il nous a confiée pour la transmettre à nos enfants comme un dépôt sacré, et pour laquelle il a gravé en traits de feu dans l'âme humaine un amour irrésistible. Y a-t-il quel qu'un qui aime Dieu et qui n'aime pas son pays?

Et pour nous, Canadiens, dont la patrie est imprégnée des douces émanations des bienfaits de la Providence; patrie que les rois très-chrétiens et fils aînés de l'Eglise désignent aux navigateurs comme pays à convertir au christianisme; dont Jacques-Cartier s'emparait en y plantant la croix; dont les missionnaires ont arrosé le sol de leur sang; dont chaque hameau, chaque ville porte le cachet de la foi et de l'honneur, comment pourrions-nous aimer Dieu sans aimer la patrie?

Et que signifient ces deux ailes qui servent de cimier au casque de l'écu du *Bulletin de l'Union-Allet*, sinon la Religion et la Patrie; la Foi et l'Honneur?

C'est ce qu'entendait Sa Grandeur Mgr Bourget, le créateur de notre œuvre, à qui nos constitutions ont accordé le haut patronage de notre Union, quand au jour mémorable de notre première levée, son âme de pontife laissait échapper le trop plein d'émotion qui l'inondait à flots, par cette première exclamation de sa sainte harangue: "Braves et dévoués enfants de la Religion et de la Patrie."

Nos constitutions respirent la religion et le patriotisme. Et n'avons-nous pas souvent offert nos bras à la patrie, lors des invasions étrangères? Cinq fois depuis nous avons sollicité d'être enrôlés sous les drapeaux britanniques. Nous aurions été heureux de prouver notre loyauté envers notre Souveraine notre respect pour l'autorité, en quelque main qu'elle soit.

Pour être fidèles à notre drapeau, il ne suffit pas d'avoir la foi, il faut les œuvres; il faut la charité qui marche, qui *va son chemin*. C'est pour répondre à cette ordonnance que nous avons inscrit au 2^{me} article de nos constitutions que l'Union-Allet a pour but: 1^o La perpétuité de la mission que se proposaient les volontaires pontificaux canadiens en allant à Rome, savoir: la défense de l'Eglise et de ses droits; 2^o Le maintien chez ses membres de l'esprit et des traditions du régiment des zouaves pontificaux; 3^o Le secours mutuel entre les anciens zouaves pontificaux canadiens.

C'est encore le régiment, divisé en sections diocésaines qui sont les bataillons, ayant le même drapeau et la même devise; poursuivant le même but, non plus avec des armes matérielles, non plus sur un champ de bataille, non plus exposés aux balles ennemies, non plus en présence des mêmes chefs; mais ayant pour armes la parole, la plume, les œuvres, le bon exemple; pour champ de bataille, le sacerdoce, les professions, le commerce, l'industrie, où nous nous efforçons d'accomplir en chrétiens et en citoyens nos devoirs d'état; les balles ont été remplacées par le persiflage de ceux qui ne sont pas Canadiens.

Ici pas de haut faits qui font couronner au champ d'honneur. Ici nous n'avons plus Lamoignon, Kanzler, Bec-de-Lièvre, Allet, Charrette, qui, par leur exemple, surexcitaient les sentiments les plus élevés du cœur. Nous combattons paisiblement sous les yeux du divin Capitaine et avec l'appui de gens de bien.

Aussi le Bienheureux Pie IX nous écrivait-il le 25 janvier 1873: "Nous vous félicitons avec effusion, chers fils, de ce que, après avoir déposé l'épée dont vous vous étiez armés pour le Christ, vous concentriez tous vos efforts à vous maintenir vaillamment sous les drapeaux d'une milice toute spirituelle, et à vous revêtir des armes de la lumière et de la justice."

Un des premiers actes de l'Union-Allet a été de fonder un journal où sont consignés les événements importants qui concernent son existence, et qui transmet au Camarades et à ceux qui s'intéressent à notre cause les joyeuses et les tristes nouvelles, persuadés que nous étions que les unes se supportent plus aisément et les autres se goûtent mieux quand elles le sont par plusieurs amis. C'est ainsi que ce messager fidèle nous a transmis tous les mois les principaux traits du mouvement catholique en Europe et en Amérique; qu'il s'est empressé de publier les lettres et les encycliques de l'autorité infallible; c'est ainsi qu'il a fait parvenir à tous les zouaves, dont nous recueillons précieusement les adresses, les craintes et les espérances du monde catholique. Il a ouvert ses colonnes pour reproduire les vues et les sentiments de ceux qui nous favorisent de leurs écrits; et nous avons la prétention de croire qu'il renferme dans ses feuillets des pages vraiment remarquables. Il contient des détails intimes de notre vie d'u-

nion. Nous avons ouvert des pages aux joies de cette famille pontificale et consacré un coin mortuaire où est précieusement conservé le souvenir de nos morts, en faveur desquels nous avons créé une caisse, nous rappelant ce que Bec-de-Lièvre nous disait un jour sur la tombe entr'ouverte d'un des nôtres : "Le dernier adieu d'un soldat chrétien à son confrère, c'est une prière."

Que de consolations ce Bulletin n'a-t-il pas apporté aux Zouaves ? Que de souvenirs n'a-t-il pas évoqués ? Que de larmes n'a-t-il pas fait couler ? Que de battements de cœur n'a-t-il pas produits ?

C'est lui qui sonnera l'heure de la réunion autour du siège de Pierre et qui annoncera, nous l'espérons, le triomphe de l'autorité temporelle.

Mais, messieurs, ce bulletin ne suffisait pas ; nous avions trop à dire ; il fallait se voir, se rencontrer, se consoler aussi. Et puis nos amis avaient besoin de distraction, d'amusements même ; et nous avons pensé qu'on ne pouvait mieux conserver les traditions du régiment et nos rapports de bonne camaraderie qu'en créant un cercle à l'instar de celui de Rome, qui a tant contribué à donner un cachet particulier aux Zouaves Canadiens, dont la bonne tenue et l'esprit militaire ont attiré l'admiration de l'armée et les louanges des chefs.

Empressons nous de dire que les bases de ce cercle ont été jetées par le regretté M. Olivier Berthelet, dont les bienfaits lui ont valu la Croix de Commandeur de l'ordre de Pie IX.

Dans ce Casino de Montréal on y faisait de la musique ; on y chantait les chansons du régiment, que nos officiers aimaient tant à entendre ; on y causait de tout un peu, et même d'affaires ; il y avait salles de billard, d'escrime, de box et de bâtons ; champ de tir ; chambre de nouvelles, salons de jeux, de conversation et de musique.

C'était le pied à terre des Zouaves de la campagne. On y couvrait les amis, jeunes et vieux, afin qu'ils nous vissent, qu'ils nous connussent, qu'ils nous aimassent et par là notre cause qui était notre dernier mot.

Il n'existe plus, pour nous ; ce n'est pas nous qui l'avons affaibli. C'est la division, non pas des cœurs, non pas des sentiments, mais des moyens et des forces auxquelles contribuaient des membres non militaires, qui fondèrent d'autres cercles et dispersèrent nos éléments vitaux. Nous devons nous consoler de sa disparition comme de celle d'un enfant de quatre ans qui nous a procuré beaucoup de jouissance, et donné beaucoup d'espérance, et que nous aurions mis dans un établissement où il se prépare à une autre mission. Mgr Bourget, avec le concours généreux de M. Alfred Larocque, senior, trouva le moyen de faire passer sans secousse le Casino à l'œuvre du patronage des ouvriers, sous la direction des Frères de la Doctrine Chrétienne, qui sont nos amis.

Il est une œuvre à laquelle nous nous intéressons parce quelle est une œuvre nationale et zouavique : la colonisation. Quoi de plus patriotique que cette œuvre qui ouvre à nos populations les portes de l'agriculture ? Elle est nationale parcequ'elle contribue à ouvrir à notre vigoureuse population ces vastes et fertiles cantons, qui n'attendent que l'intelligente main du colon, pour déverser sur notre province d'abondantes richesses agricoles, manufactu-

rières et minières, et à enraciner dans notre sol la plus généreuse des nations qui sans cette voie irait faire bénir les pays étrangers de la vigueur de ses éléments.

Nous ne craignons pas de proclamer cette cause nationale quand on entend nos Evêques, toujours prêts à faire entendre leur voix au jour des calamités nationales, la recommander à la sollicitude du patriotique Clergé Canadien, comme étant le moyen le plus efficace à arrêter ce fléau qui dissimine nos forces à l'étranger.

C'est aussi une œuvre zouavique, puisqu'elle ouvre à nos camarades la carrière la plus en harmonie avec leurs habitudes militaires et où, *piano ma sano*, il s'achemineront vers un port de prospérité qu'ils légueront à leurs enfants, qui seront zouaves de cœur.

La vie du colon, c'est la vie du soldat, combattant sur un autre champ contre les ronces et les épines que Dieu a désignée comme devant être arrachées à la sueur de notre front. Cette victoire gagnée à la pointe du soc est digne de l'ambition d'un zouave du Pape ; car c'est la conquête, par le travail, du sol encore inhabité et sa mise en valeur. "Le courageux pionnier de la colonisation a certainement autant de droit à la reconnaissance de son pays que le plus vaillant soldat. Si celui-ci fait respecter son territoire ; l'autre l'en met en possession, après l'avoir fertilisé de ses sueurs et quelques fois arrosé de ses larmes." (Mgr Lafèche.)

Voilà pourquoi l'Union Allet regarde comme une de ses grandes étapes d'avoir fait camper plusieurs des siens dans une colonie que notre digne aumonier choya comme de prédilection et à laquelle il donna le nom chéri de Piopolis. Tout ne fut pas rose dans ce paradis terrestre ; et le diable et les hommes s'en mêlèrent pour éprouver nos amis. Et le diable et les hommes n'ayant pas réussi à les décourager, le bon Dieu a voulu imprimer à cette œuvre un cachet plus profond d'épreuves, afin de la faire reconnaître pour sienne. La colonie était encore à son berceau ; les pluies torrentielles du printemps, de 1873, ayant retardé considérablement l'action du feu dans les abattis, les semailles n'avaient pu arriver à maturité ; et la gelée a privé, en deux nuits, nos colons des fruits de longues et pénibles journées de travail. Nos camarades de Piopolis sont alors venus, comme jadis, sur les bords des grandes routes romaines, partager avec nous la miché du pain de munition.

Aujourd'hui cette colonie est florissante, et, assise sur un des immenses plateaux qui disputent à la plaine la possession du terrain, elle baigne mollement ses pieds dans le grand lac Mégantic. La ligne ferrée qui emprisonne sa taille gonfle son sein de richesses, que la main de ses enfants distribue aux villes environnantes. Sa tête couronnée du triple diadème de la foi, de l'espérance et de la charité, elle aime Dieu et regarde avec sérénité le chemin qu'elle va parcourir.

En procurant ainsi à plusieurs de nos camarades un avenir enviable, nous n'avons pas négligé de favoriser ceux d'entre nous qui avaient besoin de secours en argent, ou de protection pour arriver à des postes honorables. Nous sommes reconnaissants à nos compatriotes de leur concours. Pour eux la qualité de zouave du Pape est une recommandation. Aussi l'Union Allet, dans sa sollicitude à

procurer des positions à ses membres, s'est-elle fait un devoir de conseiller de s'en rendre dignes. Grâce à Dieu, nous comptons aujourd'hui des zouaves sur les degrés des autels, dans les sphères politiques, dans les bureaux publics, dans les professions, dans le commerce, dans les arts et l'industrie; et partout ils nous semblent aimer Dieu et aller leur chemin. L'un d'eux avait même monté sur le banc de la magistrature; mais une bourasque politique ayant emporté le banc lui-même, le zouave a perdu son siège, tenant haut son drapeau et gardant l'honneur.

Un de nos anciens présidents, Chs. Pâquet, est à Rome, où, dans la gendarmerie pontificale, il monte la garde pour chacun de nous; c'est la sentinelle avancée qui nous crie à tous: "Prenez garde à vous."

Nous avons cru pour servir notre cause, organisé des démonstrations où le peuple des campagnes s'unit à celui des villes pour exalter les grands hommes et les grandes choses. Nous aimons ces élans du peuple, dont le cœur se dilate en un jour de fête, pour rendre hommage à la vertu dont les accents se répètent sur les rives étrangères. Nous aimons le peuple agenouillé au pied des autels. Il encourage les grandes œuvres; il édifie les étrangers et se relève meilleur.

C'est ainsi que le 14 mars 1871, nous avons élevé dans la basilique de Montréal, drapée de deuil, un catafalque funèbre aux frères d'armes tombés au champ d'honneur, à l'endroit illustré par Jeanne d'Arc.

C'est ainsi qu'à Québec, à Trois-Rivières et à Montréal nous avons fait chanter des libéros solennels à notre vaillant camarade Murray, mort les armes à la main, en défendant une grande cause.

C'est ainsi que nous avons fait offrir d'une manière solennelle le saint sacrifice de la messe à l'âme de notre bien aimé Colonel Allet.

C'est ainsi que lorsque Pie IX a quitté cette terre nous nous sommes associés à tout le Canada, ou plutôt à tout l'univers en deuil, et que nous avons fait chanter un service des plus grandiose à sa mémoire.

En ces jours-de deuil les zouaves, l'arme renversée, faisaient haie autour des mausolés en flamme.

Et qui n'a pas entendu parler de cette grande démonstration, au retour des zouaves d'Italie, où 50000 personnes acclamèrent nos soldats défilant à l'ombre de leur drapeau, le képi en tête et la guêtre au pied?

Le cri de vive Pie IX qui retentissait de 50000 poitrines; vibrantes d'enthousiasme valait bien tous les sacrifices que le pays s'était imposé pour envoyer cette phalange au secours du Saint Siège.

En toute occasion qui s'est présentée nous avons voulu manifester la grandeur de notre cause et la faire aimer, en la faisant voir, telle qu'elle est, et en nous y montrant religieusement fidèles.

Nous n'avons pas craint de nous montrer hautement attachés à nos vieilles et saintes traditions. Et, en cela, nous avons cru faire honneur au nom canadiens-français, dont la nationalité est inséparable de l'attachement à la religion catholique à laquelle nos pieux ancêtres étaient si sincèrement dévoués. Nous avons fait ensemble des pèlerinages, et en cela nous avons évoqué des souvenirs dont notre histoire est fertile. La prière d'ailleurs n'est elle pas un

des devoirs de la charité, et en inscrivant sur notre drapeau: "Aime Dieu" nous annonçons que nous formions partie des régiments de ceux qui prient. Et comme au régiment pontifical nous avons voulu unir les différents corps de la grande armée catholique.

Les diverses associations religieuses de Montréal se sont jointes à nous dans ces pèlerinages pieux. L'Union Catholique de Montréal, avec laquelle nous nous unissons tous les ans pour faire la retraite, est notre compagne favorite dans l'accomplissement du bien.

Nous prions ensemble pour le Pape, pour sa cause sainte, pour notre pays, pour tous; car nous n'avons pas oublié que le grand précepte de s'aimer les uns les autres est le ciment qui joint ensemble les pierres vivantes du temple de Dieu, le signe propre des disciples du Christ. Aussi avons nous organisé des soirées, des représentations en faveur de la Saint Vincent de Paul et des Sœurs de la Providence, dont l'institution fait l'orgueil de notre pays, et dont la présence nous rappelle ces filles de Paul qui pansaient nos plaies dans les ambulances d'Italie. Nos aumônes, nous le savions, devenaient plus méritoires en passant par les mains de ces filles chéries du ciel et de l'humanité.

Dans la lutte que nous avons entreprise contre le mal, nous nous sommes menagé des alliances précieuses, et nous nous sommes tenus en correspondance perpétuelle avec les sociétés de zouaves des pays étrangers; la ligue Saint Sébastien, en Angleterre; la ligue St. Boniface, en Hollande; les Vétérans Irlandais de l'armée pontificale, à New-York; la "Catholic Union" de New-Jersey; les Jeunes Catholiques italiens du comte Acquaderni. Nous n'avons eu à vrai dire de relation de société à société avec aucune organisation de zouaves en France; mais la nécessité de ces relations est moins grande, car nous nous trouvons presque chez nous dans notre ancienne mère-patrie. D'ailleurs notre Lieut., Col. M. le général de Charette, a voulu plus d'une fois faciliter ces relations, en écrivant à nos camarades, et les mettre ainsi parfaitement au courant de ce qui pouvait intéresser ses anciens Castors. Naguère encore, il nous faisait parvenir, avec le regret qu'il ressent de ne pouvoir assister à ce Congrès catholique, un souvenir des campagnes de Rome et de France, où les zouaves ont tenu si haut l'étendard de l'honneur militaire.

Ce souvenir consiste en un zouave d'argent oxydé, armé de pieux en cap, sur un socle en granit, arborant fièrement le fanion du Sacré-Cœur de Jésus. Il y a peu de temps, il nous faisait parvenir *Le livre d'or des Zouaves Pontificaux*, comprenant l'histoire du régiment de Castelfiddardo à Patay, ouvrage album que le dernier d'entre nous peut montrer comme son livre de noblesse.

Nous nous sommes fait un devoir d'applaudir à la mission sublime qu'a rempli le Cercle Catholique de Québec, qui nous honore aujourd'hui d'une manière si distinguée. C'est à l'instigation d'un de ses membres que nous avons donné notre coopération à l'œuvre ingénieuse des vieux papiers. Nous nous sommes fait un plaisir de nous rendre à l'invitation de la Société St-Jean Baptiste de Québec, qui a bien voulu aujourd'hui nous confier la garde du glorieux drapeau de Carillon, drapeau blanc fleurdelisé,

drapeau de la vieille France, le seul qui a flotté sur l'Amérique du Nord soumise à la domination française, et le seul qui réveille le souvenir de nos gloires durant cette époque; drapeau qui représente le respect à la religion et à l'autorité et que nous devons être surpris de voir remplacé, même sur les autels, par un autre qui n'a pas les mêmes titres à notre vénération.

Nous avons échangé nos idées et nos sentiments avec les publications où nos anciens camarades ont une grande part de rédaction : la *Vraie France*, de France; le *Crusador*, d'Angleterre; la *Catholic Union*, de New Jersey; la *Fedelta*, d'Italie; le *Kuissvaan*, de Hollande, et la *Croix*, de Belgique, qui a cessé de paraître, plutôt que de publier la prose blasphématoire d'un impie niant la divinité de N. S. J. C.

Notre rôle a été jugé digne de l'approbation des personnages les plus distingués d'Europe, qui nous ont honorés de correspondances assidues; et nous ne pouvons taire ici l'illustre nom de Pie IX, du général Kanzler, du colonel Allet, du lieut.-col. de Charette.

Pour tant de faveurs signalées, nous n'avons pas laissé échapper l'occasion d'ouvrir nos cœurs à la reconnaissance. Pour Dieu nous avons voulu, lors de notre première assemblée générale à Québec, consacrer notre association au Sacré-Cœur de Jésus, à l'exemple de nos frères de France. A Notre-Dame de Bonsecours, nous avons offert un *ex voto* qui, sous forme de nacelle, est suspendue aux voûtes de sa chapelle, dans laquelle l'Union-Allet entretient le feu béni d'une lampe.

A Pie IX, qui nous a tant aimés, et qui conservait parmi ses tableaux un groupe de zouaves canadiens, nous avons envoyé, lors de ses noces d'or, un calice en vermeil aux armes des Mastai, que Mgr Racine lui a remis pour nous. En l'honneur de ce grand Pontife, nous étions au premier rang à la réception des nonces qu'il envoyait en Canada. Les pèlerins canadiens, se rendant au jubilé épiscopal de Pie IX, lui ont transmis l'expression de notre fidélité constante. Nous n'avons jamais manqué de lui transmettre, par la voie du télégraphe, l'expression de nos sentiments de joie ou de douleur aux événements qui le concernaient. A Sa Sainteté Léon XIII, nous avons adressé l'expression de notre attachement à la Barque qu'il conduira comme son illustre Prédécesseur.

A nos camarades tombés au champ d'honneur de Loigny, nous avons apporté notre modeste pierre à la chapelle funéraire érigée en leur honneur. Cette obole est la feuille d'érable déposée sur un tombeau où dorment tant de preux.

A nos chefs bien-aimés, à nos officiers, à nos camarades, nous avons plus d'une fois fait parvenir nos applaudissements à leurs succès par des adresses qui leur étaient agréables.

A notre digne et dévoué Evêque Bourget, nous avons offert le denier pour une de ses œuvres de prédilection, la cathédrale, et nous n'avons trouvé rien de plus suave à lui présenter qu'un écrin contenant les délicieux écrits de son évêque, condensés dans les *Fioretti*. A son successeur nous avons souhaité la bienvenue et lui avons offert l'expression de notre estime la plus filiale.

Pour accomplir ces œuvres, messieurs, nous avons été encouragés de la plus grande sympathie. Nos Seigneurs

les évêques les ont bénies; le clergé nous a entouré de sollicitude; plusieurs citoyens distingués ont fait leurs efforts pour seconder nos mouvements.

Nous avons été reçus avec enthousiasme à Montréal, à Ottawa, aux Trois-Rivières, à Sorel, et Québec renouvelle aujourd'hui la réception splendide qu'elle nous a faite lors de notre première assemblée générale—dans ses murs.

Je viens, messieurs, d'esquisser à grands traits les caractères de cette œuvre dont vous m'avez demandé l'appréciation. Il existe bien des petits détails, qui ne sont pas secrets, mais intimes, et qui ont servi à lier si étroitement les membres de notre famille; de ces détails, il n'y a que ceux qui ont mené la vie de soldat, couché sur le hamac, mangé à la gamelle, porté le sac au dos, qui puissent les apprécier; et il en est parmi qui vous feraient bien rire.

J'ai voulu et je n'ai pu vous parler que des rapports caractérisés de l'Union avec les intérêts de la Religion et de la Patrie, qui trouvent chez vous des échos si puissants.

Les moyens dont nous nous sommes servis, je les ai en partie fait entrevoir à votre perspicacité; mais j'aime à signaler la générosité de plusieurs de nos camarades que la fortune n'a pas gâtés, et que le bataillon, morbleu, aidera bien un jour à passer par le chat d'une aiguille.

Plusieurs des membres honoraires ont voulu prouver qu'ils appréciaient comme un honneur d'être des nôtres, en nous aidant efficacement. Nous avons formé dans notre sein une troupe d'amateurs qui, par une exécution devenue réputée, ont contribué plus d'une fois à empêcher la caisse de chavirer faute de leste.

Je ne puis, moi, m'empêcher de mentionner le nom d'un ancien camarade de la popote d'Anagni, dont les premières pages du *Bulletin* sont imprégnées de l'esprit religieux et gaulois, qui donne à sa publication un cachet dont nous sommes fiers; je veux parler de notre digne ami, M. Paul de Malijay, ancien officier d'ordonnance du général Kanzler, qui a séjourné quelques années parmi nous, et qui continue dans sa patrie, la France, à travailler aux œuvres régénératrices de son pays.

Mais l'âme de notre corps, celui qui a le plus contribué à maintenir cet esprit militaire et ces vieilles traditions que nous avions au bataillon, c'est bien celui qui a assisté à la formation des détachements, les a conduits à Rome comme par la main, s'est identifié avec les zouaves dont il a écrit l'histoire, et qu'il n'a cessé d'attirer à lui par ses vertus qui font de l'amitié une religion pour le soldat.

M. le chanoine Moreau, aujourd'hui curé de St-Barthélemi, n'a pas été pour nous seulement un père, mais un frère, un ami, dont les désirs sont pour nous des ordres; car ses désirs ont toujours été que l'honneur de ses zouaves fut à la hauteur de la cause qu'ils défendent.

Je termine, messieurs, en avouant que notre société subit une crise due naturellement à la dispersion d'un grand nombre d'entre nous; mais comme autrefois notre but est le même et nos sentiments aussi profonds. Comme autrefois notre milice spirituelle a son organisation par régiments et bataillons qui regardent de loin notre drapeau arboré pour l'heure du combat. Chaque événement qui intéresse la catholicité nous fait trassailir comme la voie de la sentinelle perdue la veille d'un jour de bataille. Tous les ans encore, les enfants du papa Allet, les Castors

de Charette s'unissent en assises solennelles; et en présence de notre drapeau, du pays et de l'univers catholique, nous protestons, comme nous le faisons aujourd'hui, contre les empiétements de la révolution et le vol du patrimoine de Pierre, ainsi que de l'inébranlable attachement des zouaves pontificaux au siège du Pape, et de leurs espérances du rétablissement du pouvoir temporel dans un futur rapproché.

Le rappel trouvera toujours haut le guidon qui ralliera, au jour de la délivrance et du salut, les volontaires de l'extrême Occident au Fanion du sacré cœur des Volontaires de l'Ouest, déployé au vent de l'honneur par le fils de la Vendée, et autour duquel les zouaves du bon Dieu se donneront rendez-vous au cri de *Aime Dieu et va ton Chemin*.

Banquet du 25 Juin.

Nous ne voulons pas terminer le récit de ces fêtes sans faire une mention spéciale du banquet offert aux zouaves par les Révérendes Sœurs de la Charité.

Vers 7 heures du soir, une centaine de zouaves prenaient place autour de deux tables magnifiquement servies et présidées par le Rév. M. Bonneau, chapelain des sœurs, et le Rév. M. Bélanger, aumônier de l'Union-Allet à Québec. Inutile de dire que les convives firent honneur aux mets délicats placés devant eux. La plus franche gaieté ne cessa de régner par tout le repas. Sur la demande des Sœurs, les zouaves entonnèrent deux de leurs chansons du régiment, et l'écho de chants militaires résonna pour la première fois dans ces murs jusqu'alors habitués aux cantiques.

Vers la fin du repas, le chevalier Vallée, notre nouveau président-général, dans une heureuse improvisation, remercia les Révérendes Sœurs de cette belle démonstration, et leur exprima la reconnaissance des zouaves pour ces nombreux témoignages de sympathie. Il nous fait connaître que les communautés religieuses de Québec ont contribué beaucoup au succès de la réception des zouaves, et révèle que le drapeau magnifique que les dames de Québec ont présenté à la section de Québec a été confectionné par les religieuses dont nous recevons aujourd'hui la gracieuse hospitalité. Nous regrettons de ne pouvoir ici publier ce discours tel qu'il fut prononcé.

Le Rév. M. Bonneau, digne chapelain des Sœurs, répondit en leur nom, et connaissant l'humilité des saintes religieuses, prétendit que c'étaient elles qui se trouvaient honorées de la visite des zouaves. Il se plut à apprécier l'œuvre que les zouaves ont accompli, les sacrifices qu'ils ont faits et le résultat qui en est découlé. Il soutient que les religieuses dont il a la direction, non-seulement tenaient à honneur de recevoir chez elles les défenseurs du Saint Père, mais qu'elles en retirèrent un bien par l'exemple que leur donne ces soldats dans le service de Dieu et de l'Eglise. Il affirme qu'elles consigneront dans leurs archives que le 25 Juin 1880 les Zouaves Pontificaux Canadiens ont pris le souper dans leur réfectoire.

Une telle assertion, bien que dictée par une excessive bienveillance à notre égard, ne pouvait rester sans contradiction. Aussi les zouaves trouvèrent-ils un champion dans la personne de son ex-président, M. DeMontigny, qui prit la parole.

Il constata d'abord combien était difficile la mission dont on le chargeait en présence de M. le chapelain qui a su, avec tant de délicatesse, ménager l'humilité des bonnes religieuses; mais en jetant les yeux sur l'histoire des filles de Mme d'Youville, histoire qui n'est pas toute écrite dans les livres, mais qui se traduit par ses bienfaits incessants au milieu de la société, nous ne pouvons

faire autrement, nous qui avons inscrit sur notre drapeau la devise "*Aime Dieu,*" d'aimer ces filles chéries du ciel. En aimant Dieu, nous aimons aussi notre patrie qu'il nous a confiée, et nous ne saurions non plus aimer cette patrie sans aimer celles qui en font non-seulement l'ornement, mais qui ont présidé à sa naissance, et lui ont donné ce caractère religieux qui la fait briller aux yeux des nations. Nous nous sommes sentis fiers de la sympathie dont nous ont honorés les grands du monde; mais nous devons le dire, nous sommes hautement honorés par la réception que nous accordent celles qui sont les servantes de Dieu et qui sont grandes à ses yeux.

M. Napoléon Renaud fut chargé de remercier M. l'abbé Bélanger, aumônier de la section de Québec. Il profite de la première occasion qui se présente pour dévoiler aux yeux de ses camarades que M. Bélanger, qui a travaillé énergiquement au succès de la démonstration dont nous sommes l'objet, s'est caché sous le voile d'une modestie telle que nous venons seulement de découvrir qu'il a déployé en cette occasion le zèle dont il fait preuve en toutes circonstances où il y a quelque bien à accomplir.

De fait, c'est un mystère qui ne fait que se compliquer, de savoir quelle est la main qui a présidé à ce que nous voyons depuis que nous sommes arrivés à Québec. Les membres du comité d'organisation ont jeté les uns sur les autres la responsabilité de supporter notre reconnaissance et en définitive ils semblent devoir en rejeter le poids sur l'humble aumônier qui, par état, ne voudra pas dévoiler son secret. Nous sommes donc obligés d'en rendre solidaire toute la section qui se chargera, nous l'espérons, de liquider cette dette d'honneur pour nous.

M. l'abbé Bélanger en bon créancier, a répondu au remerciement de M. Renaud, d'une manière à augmenter notre dette de reconnaissance envers lui. Nous n'analyserons pas son discours qui est le langage du cœur, et ce langage ne se résume pas; mais se garde précieusement dans l'esprit de chacun, pour au jour marqué, ranimer le zèle nécessaire au succès de notre cause.

Pour terminer cette belle fête, les sœurs chantèrent, accompagnées de l'harmonium, le beau cantique des élèves de St. Cyr: "*Nous vous invoquons tous.*"

La veille les chevaliers Laroque et Vallée, MM. DeMontigny et Trudel, avaient été rendre l'hommage des zouaves aux Dames Urselines. Plusieurs zouaves allèrent, le 25 saluer le Lieutenant Gouverneur à Spencer Wood.

Merci, merci,—Ah! que ces scènes font du bien au cœur!!!!

Les zouaves retournèrent à la caserne où ils trouvèrent plusieurs amis de la ville, qui se plurent à entendre les chants du régiment dont retentirent les voûtes de l'ancienne résidence de nos gouverneurs français.

Plusieurs Dames favorisèrent les zouaves de leurs visites.

Le lendemain, 26, le drapeau que porte si fièrement notre camarade Bédard, se rendit à la gare du Palais, avec le groupe de Montréal.

Adieu amis, ou plutôt au revoir. Nous allons essayer de vous dire ce que nous ne pouvons pas dire. Il est de ces choses qui ne se traduisent que par le silence. Vous le savez, vous, qui avez été soldat, peut-on traduire ce qu'inspire le clairon quand il sonne le rappel, ou le tambour quand il bat au champ; peut-on exprimer ce que nous ressentons quand le drapeau se déploie à nos regards? Peut-on répéter ce que le cœur ressent aux étreintes de l'amitié du soldat qui a partagé vos joies et vos peines, et qui comme hier, visait au même but, en marchant sous la même bannière; et sous la même devise: "*Aime Dieu et va ton Chemin.*"

Les décrets de la République Française.

C'est le 29 juin dernier, jour où St. Pierre et St. Paul, moururent pour la foi de Jésus-Christ que devaient prendre force les fameux décrets de la République-française, expulsant du sol de la France l'ordre d'Ignace de Loyola. C'est du 29 juin que le gouvernement de la France en délire commença à briser les portes des cellules des Jésuites. Et dire que quand on expulse ces sentinelles avancées de l'armée religieuse, on vote l'ammistie des Communards!! N'est-ce pas le choix de Barabbas. Nous ne devons pas être loin du Calvaire.

Le Canada catholique qui ressent le contre coup de ce qui se passe dans notre ancienne mère patrie n'a pas manqué de s'attrister sur cet acte impie de la République-française qui méconnaît par là les droits les plus sacrés. Aussi s'est-il levé spontanément pour faire entendre une solennelle protestation contre cette grande injustice vis-à-vis de Religieux auxquels il doit en grande partie sa religion et sa foi.

A Montréal, sept à huit mille citoyens, composant certainement l'élite de notre société, sont accourus enregistrer leur protestation contre la prosécution et l'arbitraire. On remarquait dans la foule des législateurs, des juges, des hommes haut placés dans les finances et les grandes industries, des centaines d'hommes de profession, avocats, notaires, médecins et les hommes les plus remarquables de notre commerce canadien. Cette réunion nombreuse et imposante par le caractère et la position de ceux qui la formaient, a défilé de la Place d'Armes au Gesù, désigné par l'autorité épiscopale comme lieu de pèlerinage au Sacré-Cœur. Les zouaves du pape de la section de Montréal, figuraient en grand nombre dans cette démonstration en faveur des grenadiers du pape.

Quelques journaux se plaisent à faire courir le bruit que c'était une démonstration légitimiste. Ils ont recueilli cette information dans leur propre fonds, et on sait ce qui peut en sortir. Nous n'avons pas à nous occuper ici de quelle forme de gouvernement vient cet acte de vandalisme. Il est injuste et contraire au droit naturel et cela suffit pour soulever l'indignation des honnêtes gens qui ont la liberté de faire entendre leur voix. Et, Dieu merci! nous jouissons de cette liberté à l'ombre du drapeau Britannique. Tant pis pour la République si elle consent à mettre cet acte à son débit.

Nous reproduisons ci-après la protestation solennelle que les citoyens catholiques de notre Cité ont faite contre cette proscription des Jésuites et autres ordres religieux du sol de la France, le 29 juin dernier par l'hon. M. le Sénateur Trudel.

AMENDE HONORABLES AU SACRE-CŒUR DE JESUS

ET PROTESTATION SOLENNELLE DES CITOYENS DE MONTRÉAL CONTRE LA PROSCRIPTION DES ORDRES RELIGIEUX DU SOL DE LA FRANCE.

O Christ! Roi du ciel et de la terre, votre père céleste vous a donné les nations en héritage, mais vous avez voulu conquérir le genre humain par les souffrances de la croix; et c'est par l'amour immense de votre Cœur Adorable que vous avez voulu régner sur tous les cœurs.

C'est par vous que les Rois règnent; c'est par vous que les maîtres des empires administrent la justice; mais vous avez voulu dans votre divine miséricorde, établir sur les cœurs et les intelligences un règne de douceur et d'amour, le règne d'une mère sur des enfants bien-aimés. C'est pour cela que, de votre Cœur adorable, est sortie, avec les dernières gouttes de votre sang divin, votre glorieuse épouse, notre mère, la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

O! Roi des Nations! c'est dans les bras de cette mère que, d'après vos admirables décrets, les nations devaient être portées du berceau à la félicité éternelle!

Mais la malice et l'ingratitude d'enfants rebelles les a fait s'arracher de ces douces étreintes et déchirer le sein de cette mère bénie.

Par un mystérieux décret de votre éternelle sagesse, vous avez permis, pour l'exaltation de votre nom et la gloire de vos saints, que l'enfer fit une lutte terrible et incessante à cette Eglise votre divine épouse, et qu'il la frappât au cœur dans ses ordres religieux qui sont ses enfants les plus chers, afin quelle eût avec Vous, O Divin Crucifié! ce nouveau trait de ressemblance, Vous dont le cœur a été transpercé d'une lance.

Il y a trois mois, le gouvernement d'une nation, fille aînée de l'Eglise, notre mère-patrie, nation qui fut jadis l'honneur du nom chrétien, le soldat de Dieu et durant tant de siècles l'épée du Christ et la sentinelle du Vatican, a lancé, contre les ordres religieux un décret de proscription. C'est aujourd'hui que va être mis à exécution cet odieux décret.

Tout pouvoir vous a été donné dans le ciel et sur la terre, O Roi des nations! C'est donc au mépris de votre loi et de votre autorité, qu'aujourd'hui le gouvernement de la République française, gouvernement qui ne peut avoir aucune autorité, à moins quelle ne vienne de Vous, frappe l'Eglise au cœur en proscrivant les ordres religieux.

Parmi ces ordres religieux, il en est un que vous avez voulu, O! notre Divin Maître! associer plus spécialement aux douleurs de votre passion et aux ignominies du Calvaire. Vous l'avez baptisé de Votre nom, O Jésus! afin sans doute qu'en lui se vérifiât, d'une manière plus éclatante, cette prédiction tombée de vos lèvres divines:

"Vous serez haïs de tous, à cause de mon nom."

O divin Sauveur! c'est surtout en haine de votre nom que la persécution semble s'acharner plus spécialement contre la société de Jésus. C'est parce qu'ils se distinguent parmi les plus ardents et les plus fidèles propagateurs de votre doctrine que les Jésuites ont été choisis pour être les premières victimes de la proscription.

Cette proscription, c'est une suprême injure à votre nom, O notre Roi! Et par cette proscription des ordres religieux, les impies ont de nouveau transpercé Votre Divin Cœur.

Prosternés à vos pieds, O Rédempteur du genre humain! nous, les citoyens catholiques de Montréal, faisons à Votre Sacré-Cœur une amende honorable pour tous ces outrages et pour tous ceux, hélas! si nombreux! que Vous recevez de tant de peuples, de tant de gouvernements.

Nous déposons à vos pieds, O Jésus! notre protestation solennelle contre l'acte de proscription, du sol de la France, des Jésuites et des autres ordres religieux. Nous réclamons avec indignation, au nom de la civilisation et de la liberté chrétienne, au nom du droit et de la justice, au nom surtout des droits sacrés de votre Dieu et de son Eglise, contre cette proscription barbare.

O! Agneau de Dieu, qui portez les péchés du monde! le péché est la source de tous les maux. Hélas! ce sont nos péchés, ce sont les péchés de nos frères de France qui sont la cause de cette persécution! Pour apaiser votre divine justice, O! Jésus! vous avez permis que tant d'âmes pures, déjà consacrées à votre service, que tous ces bons religieux voués à notre bien fussent les victimes de propitiation et payassent pour nous. O Cœur de Jésus! que leurs angoisses soient suffisantes pour apaiser votre colère et arrêter le châtement. Nouveaux Isaac, ils s'offrent au couteau du sacrifice: Suspendez le bras de votre Père céleste!

Changez le cœur des persécuteurs, comme vous avez, sur la croix, changé celui du bon larron.

Cœur qui voulez régner par l'amour! Oubliez votre justice, pour ne vous souvenir que de votre miséricorde.

Rendez la paix à votre sainte Eglise. Et pour nous, O Jésus! comme gage de notre amour; nous rappelant de vos promesses: que le salut des nations doit venir de votre Sacré-Cœur, et voulant préserver notre chère patrie des maux qui affligent la France, nous la consacrons cette patrie, à votre Divin Cœur. Oui! nous consacrons au Sacré-Cœur de Jésus notre cher Canada, notre Ville-Marie, nos personnes, nos familles, tous nos biens, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes.

Daïgnez agréer cette offrande, O Cœur adorable! et nous accorder le salut dans le temps et dans l'éternité.

Montréal, 29 juin 1880.

NAISSANCE.

En cette ville, le 13 juin, M. Chs. Olivier Caron, ex-sergent aux Zouaves Pontificaux, est devenu père d'un fils.